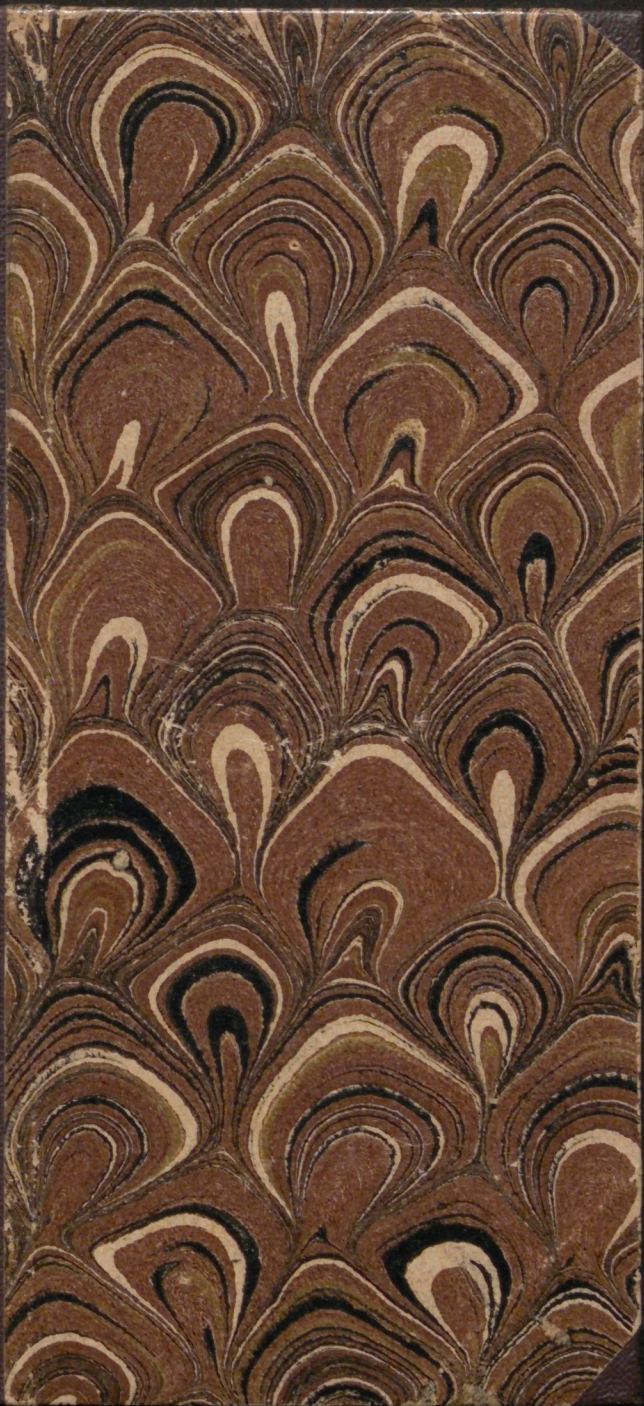


PIER
RES
LIE
U

6b

6



Vermächtnis von Professor Dr.
Berthold Wiese



an das Romanische Seminar
Halle 1932

5098²¹⁹

1882

OEUVRES
DE
C. A. DEMOUSTIER.

Vermächtnis
von
Prof. Dr. BERTHOLD WIESE
an das
Romanische Seminar Halle
1882



HEUREUX CEUX QUI SE DIVERTISSENT EN S'INSTRUISANT!
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

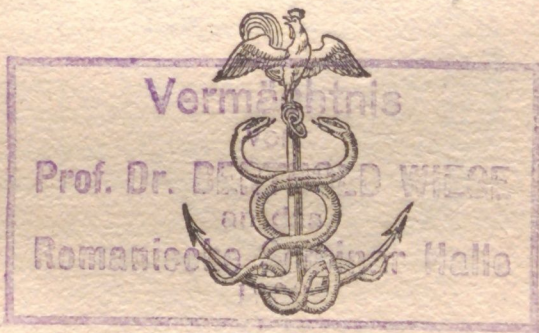


LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR
C. A. DEMOUSTIER.

SIXIEME PARTIE.

II III



A PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

STREITS
BAND A
1892
MITHOLOGIE
1892
KUNSTGESAM. D.



80984



A ÉMILIE.

Villers-Cotterets, le 20 brumaire an 7.

JE vous écris sous les yeux de ma mere,
Sous un ciel pur, sous l'ombrage enchanteur
De la forêt profonde et solitaire :
Vous seule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces dieux dont je trace l'image.
Quoiqu'immortels, point ne voudrois contre eux
Changer mon sort : la vie est un passage ;
Mais, en passant, ici je suis heureux.

Plaisirs brillants ne me font nulle envie.
Peu de richesse et de luxe encor moins,
Paix et travail, voilà toute ma vie,
Qui coule et fuit sans trouble et sans témoins.

Quoique l'Automne ait vuidé sa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
Depuis qu'aux champs la Nature sommeille ;
Ma mere est là ; je ne puis la quitter.

Eh ! qu'opposer à ce nœud plein de charmes,
Quand, m'embrassant avec un doux transport,
Elle me dit, les yeux remplis de larmes :
« Tu pars, mon fils ! te reverrai-je encor !

« Si ton amour, sur mon hiver moins sombre,
« Fait laire encore un rayon de printemps,
« De mes beaux jours pourquoi borner le nombre ?
« Reste !... Demain sera-t-il encor temps ! »

..

— « Moi te quitter !... Non , ma mere ; j'oublie
« Muses , beaux arts , plaisirs et tout Paris ,
« Tout... Mais , hélas ! mais ma chere Emilie
« Qui m'attendoit !... Écrivons. » Et j'écris.

Ainsi le fils qui vous devra la vie ,
Vous consacrant ses soins et ses beaux jours ,
Oublera tout , excepté son amie ,
Qui grondera , mais l'aimera toujours.

•••••

LETTRES A ÉMILIE,
 SUR
 LA MYTHOLOGIE.

LETTRE LXXIII.

L'OcéAN. LES NÉRÉIDES.

L'OcéAN, fils du Ciel et de Vesta, épousa Téthys, sa sœur, dont il eut trois mille enfants *. Vous voyez, Émilie, qu'à cette époque le liquide empire ne manquoit pas d'héritiers. Cependant, soit que le souverain des ondes trouvât le partage difficile à faire entre tant de prétendants, soit qu'en bon pere, il voulût épargner à ses enfants les chagrins inséparables de la royauté, il résolut de céder ses vastes états à Neptune, fils de Saturne son frere.

* Hésiode.

A cette nouvelle, ses nombreux enfants s'alarmerent plus ou moins, suivant leur degré de sagesse ou d'ambition. Mais l'Océan les ayant convoqués dans son palais de cristal, orné de corail et de perles, prit en main son trident, s'assit sur sa conque royale, et leur dit d'un ton affectueux et paternel :

- « Mes chers enfants, ce n'est rien que la vie,
 « Et la grandeur et l'immortalité.
 « Il n'est de biens vraiment dignes d'envie
 « Que l'innocence et la tranquillité.
 « Or, l'innocence avec l'autorité ;
 « La paix du cœur avec la royauté,
 « N'ont pu jamais aller de compagnie.
- « Vous êtes tous unis ; vous vous chérissez tous :
 « Ce bien vaut mieux qu'un diadème.
 « Demain, mes fils, s'il falloit entre vous
 « Partager l'empire suprême,
 « Adieu l'amitié, le repos,
 « Et cette confiance et ces aveux sinceres,
 « Et ces rapports de goûts, de plaisirs, de travaux,
 « Qui rendent, tous les jours, nos plaisirs si nouveaux,
 « Et nos heures si passageres !
 « Dès que vous aurez des rivaux,
 « Vous cesserez d'avoir des freres.
- « Ne quittez point ce bien pour l'éclat mensonger
 « D'un bonheur apparent qui n'est rien en lui-même ;
 « Quand on est aimé, quand on aime,
 « On ne peut que perdre à changer.

« Retournez , croyez-moi , dans vos grottes profondes.

« Là , sous l'ombre des bois , ou le long des coteaux ,

« Des fleuves dirigez les ondes ,

« Ou faites sous les fleurs serpenter les ruisseaux.

« Le dieu d'un lac paisible ou d'une source pure

« Est cent fois plus heureux au fond de ses roseaux ,

« Étendu sur son lit de mousse et de verdure ,

« Que le dieu souverain de l'empire des flots.

« Vous vous rencontrerez dans vos courses tranquilles.

« Ensemble vous féconderez

« La culture des champs , le commerce des villes.

« Utiles sans orgueil , en tous lieux désirés ,

« Et faisant circuler le bonheur sur la terre ,

« Heureux de vos bienfaits , mes fils , vous reviendrez

« Vous réunir chez votre pere.

« Et vous qui prétendez à votre aimable loi

« Soumettre tout ce qui respire ,

« Pour régner sur les cœurs , mes filles , croyez-moi ,

« Renoncez à tout autre empire ;

« Il y va de votre bonheur ,

« Et même un peu de votre honneur ;

« Car , comment pourrez-vous vous flatter qu'on vous aime ,

« Si sur vous la couronne attire tous les vœux ?

« Et comment peut-on vivre heureux

« Quand on n'est jamais sûr d'être aimé pour soi-même ?

« Voilà pourtant le sort des princes et des dieux.

« Je prétends vous soustraire à ce malheur extrême.

« Le véritable amour n'est point ambitieux ;

« Un bon époux sans diadème ,

« Vous respectera moins , mais vous aimera mieux . »

Il dit : Soudain sur les rives de l'onde ,
 A l'ombre des forêts , dans les antres déserts ,
 Les fortunés enfants du souverain des mers ,
 Savourant leur bonheur dans une paix profonde ,
 D'amour et d'amitié remplirent l'univers.
 Heureux siecle , qui vis trois mille heureux au monde !

De ces temps de félicité
 Nous avons tout perdu , jusques à la mémoire ;
 Nos aïeux ont transmis à la postérité
 Les monuments pompeux de leur chétive gloire ,
 Et les récits ensanglantés
 De ces illustres cruautés
 Que l'orgueil décora du nom de la victoire ;
 Et dans tout ce chaos de crime , de grandeur ,
 Et de foiblesse et de puissance ,
 Pas un vestige d'innocence ,
 Pas un souvenir de bonheur !

L'Océan , après son abdication , conserva ,
 ainsi que Saturne , son frere , le titre de pere
 des dieux et des hommes , parce que l'eau est
 un des principes de l'existence animale , et que ,
 sans elle , la vie cesse de circuler dans nos veines.
 A ce titre , tout ce qui végete est soumis à son
 empire ; et Flore , au printemps , lui doit l'hom-
 mage de sa couronne.

Au reste , il existe entre le dieu des mers et la
 déesse des fleurs , une vieille amitié et même
 d'anciens intérêts de famille : Nérée , fils de
 l'Océan , ayant épousé sa sœur Doris , en eut

cinquante filles, que Flore admit à sa cour. Les Néréïdes, sous le nom de Nâïades, de Dryades et de Napées, furent chargées par la déesse, d'entretenir et de soigner les trésors de son empire. Les Nâïades arrosèrent les fleurs naissantes avec leurs urnes argentées; les Dryades, aidées des Zéphyr, conserverent la fraîcheur et l'ombre des bocages; et les Napées, assises à l'ombre des saules, protégerent contre les aquilons, la verdure et l'émail des prairies.

O mon amie! quand pourrai-je, sous les auspices de ces nymphes, me fixer avec vous dans leur asyle champêtre! Comme l'abeille thésaurise, pour l'hiver, le miel qu'elle recueille au printemps, j'épargne peu à peu les fruits légers du travail de ma muse, dans l'espoir de vous procurer un Élysée et d'ajouter à notre automne quelques journées de l'âge d'or.

Je veux un jour avoir une chaumière
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printannière
Avec ma Mie et ma Muse et l'Amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours mal traités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie,
Toilette auprès, cabinet à côté

Pour le berceau d'une jeune Émilie ;
Plus loin , un lit pour l'hospitalité.

Point de remise; et pour toute écurie ,
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon ,
Qui serviront de coursier à ma Mie ,
Et de Pégase au fils de la maison.

Poulets , dindons et coqs grattant la terre ,
De mon fumier disputeront le bien ;
Et le chapon , heureux célibataire ,
S'engraissera sans se mêler de rien.

Là , la couveuse , élevant sa famille
Avec tendresse , avec sévérité ,
A quatorze ans , fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espere aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de don Pourceau ;
Puisqu'il se plut avec un vieil hermite * ,
Il doit se plaire avec la jeune Io **.

Dans le jardin , auprès du chevre-feuille ,
Vigne , jasmin , pois , choux , rose , navet ,
Laitue , œillet : je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

* Saint Antoine.

** Io changée en vache par Junon. (Voyez la première Partie.)

Je voudrois bien encor qu'une onde pure
Dans mon verger suivit de longs détours,
L'eau sur ses bords invite la verdure,
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs ; pour clôture,
L'humble sureau, l'aulne ou le coudrier,
Que la bergere y détache la mûre,
Ou de noisette enplisse son panier.

Avec du temps et de l'économie,
Je paîrai tout, quoique poëte ; mais,
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi, ne les paîrons jamais.

LETTRE LXXIV.

NEPTUNE. LAOMÉDON.

NEPTUNE, en prenant les rênes de l'empire des mers, fit hommage de sa couronne au dieu de l'Océan, qui, pour perpétuer sa suzeraineté, donna son nom à la plus vaste partie de ses anciens domaines.

Le nouveau roi étoit fils de Saturne. Celui-ci, comme je vous l'ai dit, avoit contracté l'habitude de manger ses enfants au berceau. Heureusement Cybele, son épouse, qui avoit adroitement substitué une pierre à Jupiter, son fils aîné, mit un cheval à la place de Neptune. Si la première méprise du bon Saturne est peu vraisemblable, la seconde est au moins contradictoire. En effet, le cheval n'existoit pas encore à la naissance de Neptune, si, comme on l'assure, il naquit dans la suite d'un coup de son trident. Or, à quoi bon rendre ce dieu plus jeune qu'un être auquel il a donné le jour? passe encore si c'étoit une déesse. Ce qui seroit flatteur pour l'une, devient presque offensant pour l'autre. Il faut rajeunir l'amour et vieillir la gloire.

C'est ainsi , pour flatter les belles et les dieux ,
Qu'on étend ou restreint l'ordre des destinées :

Tous les jours sont des ans pour eux ,
Et pour elles les ans à peine des journées.

Neptune , comme la plupart des princes , partagea sa vie oisive entre l'amour et l'ambition ; comme eux , il trompa impunément toutes les femmes , et ne put impunément tromper un roi. Jupiter , ayant découvert qu'il conspiroit contre lui , l'exila du ciel avec Apollon et les autres conjurés.

Laomédon relevoit alors les murs de Troie. Comme les dieux savent toujours le mieux ce qu'ils ont le moins appris , il se trouva que Neptune étoit un excellent architecte. Et Laomédon le pria de rebâtiir ses murailles. Durant ce travail , Apollon jouoit de la lyre pour animer les ouvriers et récréer les princesses troyennes , qui , le fuseau à la main , venoient sur le rivage filer les vêtements de leurs époux. Cependant les pierres taillées par Neptune s'élevoient et se plaçoient d'elles-mêmes , tandis qu'Apollon chantoit en s'accompagnant de sa lyre.

Embellissez ce bord tranquille ,
Croissez , remparts majestueux.
Murs naissants , protégez l'asile
D'un peuple aimable et vertueux.
Loin d'ici le trouble et la crainte ;
Que le paisible voyageur

Ne quitte jamais cette enceinte
Sans avoir trouvé le bonheur.

Que dans ces ports l'heureux navire
Vienne chercher la sûreté.
Là régneront le doux Zéphyre,
Le calme et l'hospitalité.
Là les fiers habitants de l'onde
Viendront, après de longs travaux,
Échanger les trésors du monde
Pour l'amitié, pour le repos.

Sur cette enceinte foible encore,
Un jour en portant vos regards,
Vous direz : Tout ce que j'adore
Est renfermé dans ces remparts.
Portes, qu'une garde sévère
Ferme aux cœurs froids, durs et jaloux,
Ouvrez-vous à la voix d'un pere,
D'un fils, d'un ami, d'un époux.

Ressouviens-toi, dieu de la guerre,
Que Vénus règne en ce séjour.
Sur ces bords éteins ton tonnerre
Avant de paroître à sa cour;
Et si le prince de Cythere,
Ose le rallumer un jour,
Épargne, en faveur de sa mere,
Ces murs protégés par l'Amour*.

* Allusion au siège de Troie, dont je parlerai dans
l'histoire des héros de l'antiquité.

Laomédon , charmé des talents du chantre et de l'architecte , les combla d'éloges ; il les fatigua même d'égards et d'attentions ; mais il eut le malheur d'oublier le prix dont il étoit convenu avec eux ; et comme ils prirent la liberté de le lui rappeler , le roi , qui ne permettoit pas que , dans son royaume , personne eût plus de mémoire que lui , leur enjoignit , d'un ton très persuasif , de quitter à l'instant ses états.

Apollon , qui , en sa qualité de courtisan disgracié , avoit perdu le pouvoir de faire le bien , mais non pas celui de faire le mal , infecta l'air d'une vapeur pestilentielle , tandis que Neptune inondoit les champs troyens et suscitoit un monstre marin qui ravageoit cette malheureuse contrée. L'oracle consulté , ordonna , pour appaiser les dieux offensés , d'exposer tous les ans une jeune fille à la fureur du monstre. Bientôt le sort désigna pour ce sacrifice Hésione , fille de Laomédon. Heureusement Hercule , le modele et la fleur de l'antique chevalerie , arriva précisément pour délivrer la princesse ; et Laomédon , qui l'avoit promise à son libérateur , trahit encore sa promesse. Ce parjure fut le dernier. Hercule , d'un coup de massue , vengea les dieux , les hommes et les femmes peut-être , que Laomédon avoit trompés.

Je vous parlerai quelque jour de ce héros qui fut si grand par sa vertu ; revenons à Neptune , qui ne le fut guere que par sa naissance.

..

Il essaya de se signaler en disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. A peine de son trident eut-il frappé la terre, que soudain, l'œil ardent, le crin hérissé, la bouche écumante, le cheval s'élança du sein de Cybele, en bondissant au son de la trompette guerrière.

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit naître l'olivier, symbole de la paix,
Et Minerve obtint la victoire.

C'est à cette occasion que Neptune fut surnommé *Ippios*, cavalier. Tous ceux qui, pressant un cheval vigoureux, ou dirigeant un char rapide, disputoient le prix dans la carrière olympique, adressoient des prières, et promettoient des offrandes à Neptune, avant de tourner la borne fatale sur laquelle s'élevoit la figure d'un mauvais génie qui épouvantoit les chevaux.

Mais dès que la force ou l'adresse
Avoit fait décerner le prix,
Le vaincu se croyoit libre de sa promesse ;
Le vainqueur n'avoit rien promis.

Les Romains célébroient sa fête le premier jour du mois de juillet, et lui consacroient le mois de février, pendant lequel ils tâchoient de se rendre le dieu favorable pour l'époque prochaine de la nouvelle navigation. Les liba-



Minerve préférant le bonheur à la gloire,
Fit n'aître l'olivier symbole de la paix.





tions qui, pour les autres dieux, étoient composées de vin, de lait et de miel, se faisoient, en l'honneur de Neptune, avec l'eau de la mer, des fleuves et des fontaines. On immoloit ordinairement un taureau blanc sur son autel; mais, quelle que fût la victime amenée dans son temple, les prêtres lui en présentoient toujours le fiel, par analogie avec l'amertume de la mer. Ces cérémonies attiroient un concours prodigieux à Rome, et sur-tout aussi à l'isthme de Corinthe, où il avoit un temple célèbre, dans lequel on lui avoit érigé une statue d'airain haute de sept coudées. Son culte étoit si universel, qu'en parcourant les rivages de la Grece, de la Sicile et de l'Italie, on trouvoit dans les moindres hameaux un temple ou au moins un autel dédié au dieu de la mer. Au reste, quelle que fût la pompe de ces fêtes, il paroît qu'elles se célébroient à pied: car les chevaux lui étant consacrés, on les couronnoit alors de fleurs; et l'on eût cru commettre un sacrilège en les forçant au travail, tandis que l'on fêtoit le dieu auquel ils devoient l'existence. Cette faveur s'étendoit même alors jusque sur les mulets, comme on accorda depuis aux bâtards des nobles les privilèges de la noblesse.

On représentoit Neptune sur un char ayant la forme d'une vaste coquille, et traîné par quatre chevaux marins, quelquefois par quatre dauphins. Les roues effleuroient rapidement la sur-

face de l'onde couverte de tritons et de néréïdes. Le front ceint du diadème, le souverain des mers, d'une main calmoit les flots agités, de l'autre, tenoit le trident, emblème de sa triple puissance, qui s'étend sur la mer, les fleuves et les fontaines.

Les habitants de Trézene avoient empreint sur leur monnoie, d'un côté, le trident de Neptune, de l'autre, la tête de Minerve; ce qui semble indiquer le commerce dirigé par la sagesse. Aujourd'hui, si à l'exemple de Trézene, nous frappions une médaille en l'honneur de notre nouveau commerce,

Pour transmettre sa gloire à la race future,
 Nous pourrions mettre encor le trident d'un côté,
 De l'autre, l'Avarice et la Stupidité,
 Avec les ailes de Mercure.

Les dieux auxquels Neptune confioit le plus souvent une portion de son autorité, étoient les fleuves pour lesquels on avoit presque autant de vénération que pour Neptune lui-même. On leur immoloit des taureaux blancs, quelquefois même des chevaux, comme au dieu de la mer. Ils étoient représentés nus, couronnés de roseaux, le sein couvert d'une barbe vénérable, et appuyés sur une urne qui versoit leur onde blanchissante. Ils tenoient une ancre ou un gouvernail, quand les vaisseaux pouvoient voguer entre leurs rivages.

La plupart d'entre eux s'étoient arrogé de très beaux privilèges. Il y avoit tel fleuve qu'une vierge ne pouvoit traverser sans y plonger ses mains *, et qui , grace à cet acte religieux , caressoit à tout moment les doigts les plus délicats et les bras les plus frais de toute la contrée. Les jeunes Grecs offroient leur chevelure au fleuve Néda **; Pélée consacra au fleuve Sperchius *** la chevelure de son fils Achille ; et les Troyennes , la veille de leur hyménée , étoient obligées d'aller offrir leurs prémices au fleuve Scamandre. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui ses rives désertes , se rappellent avec admiration les combats et la mort de tous les héros dont ils foulent peut-être la cendre et les trophées ; et moi , si jamais je me repose sur ces bords mystérieux ,

J'interrogerai le feuillage
 De ces antiques arbrisseaux
 Dont les vénérables rameaux ,
 Depuis mille ans et plus , couronnent ce rivage.
 « Peut-être , leur dirai-je , avez-vous vu jadis
 « Les tributs qu'en ces lieux apportoit l'Hyménée ?
 « Vos racines peut-être embrassent les débris
 « De l'autel où , le soir , Andromaque amenée
 « Peut-être regretta la perte d'un trésor ,
 « Que peut-être elle avoit conservé pour Hector ! »

* Hésiode.

** Pausanias , Arcadie.

*** Homere , Iliade.

Ainsi chaque rocher , chaque arbre feroit naître
 De vertu , d'innocence un tendre souvenir ,
 Chaque souvenir un soupir ,
 Et chaque soupir un peut-être !

Plusieurs doctes commentateurs ont fait de profondes recherches sur le nom de Neptune , et qui , grace à leur érudition , a maintenant autant de significations diverses , qu'il y a de commentaires différents. Le procédé de ces docteurs est infailible. Vous prenez la moitié d'une racine grecque , vous y joignez deux syllabes latines , entremêlées , selon le besoin , de caracteres hébreux , syriaques ou chaldéens ; et dès que votre mot commence à prendre figure , en modifiant une finale , changeant une voyelle et supprimant deux consonnes , vous renfermez , dans le nom le plus bref , les mœurs , la figure , le caractere et même les exploits d'un héros , sauf quelques anachronismes qui , dans ces calculs , ne comptent point. Si , par exemple , ces messieurs s'avisent un jour de disséquer votre nom ,

Ils écriraient : *Émi* , lisez *Ami* :

Du verbe *Lier* , prenez *Lie* ;

Et voilà le *Lien* chéri

De l'heureux *Ami* d'*Émilie*.

— Vous vous trompez , dirois-je ; en voici la raison ;

On la nomma si-tôt qu'elle fut née ;

Je n'aimois pas alors ! — Il est vrai ; mais son nom

Présageoit votre destinée.

Quant aux surnoms de Neptune, ils varioient suivant les circonstances dans lesquelles on lui adressoit des vœux ou des remerciements. C'est ainsi que vous avez vu chez nous Notre-Dame de Liesse, de Bon-Secours, de Bonne-Nouvelle, etc. Les coureurs des jeux olympiques appeloient Neptune *Ippodromos*, intendant des chevaux; les sénateurs romains le nommoient *Consus*, dieu des bons conseils. Les navigateurs invoquoient souvent et remercioient quelquefois Neptune-Favorable. Mais le nom sous lequel il recevoit le plus d'offrandes, étoit celui de *Poseidon*, Brise-Vaisseau; car les dieux, ainsi que les hommes, regnent beaucoup plus par la crainte que par l'amour; aussi s'apperçoit-on de leur empire. Or, il n'y a de pouvoir réel et durable, que celui dont on ne s'apperçoit pas; et voilà, mon amie, ce qui rend le vôtre éternel.

Vos desirs sont les miens; vos plaisirs sont les nôtres.

Vous vous trouvez heureuse ici?

Cet asile à mes yeux plaît mieux que tous les autres.

Vous songez à partir? et j'y songeois aussi.

Mais les embarras du voyage?...

Je les ai prévus, tout est prêt.

Mais au moins voulez-vous, en quittant ce bocage,

Emporter quelques fleurs... Voici votre bouquet.

Quel plaisir c'eût été de faire la lecture

D'un auteur favori... Sterne * est dans la voiture.

* Auteur du Voyage sentimental.

Et votre ami , qui loge à cent pas du chemin ,
Qu'il vous eût été doux de le voir au passage !...
Nous sommes à sa porte.. Il est sorti , je gage ?
Il vous attend , je l'ai prévenu ce matin.

Je ne sais si c'est obéir ,
Mais je sais bien que c'est jouir
Qu'étudier ainsi les vœux de ce qu'on aime ;
Je n'ai là nul mérite , et j'avoue entre nous ,
Qu'en vous obéissant pour vous ,
Je vous obéis pour moi-même.

LETTRE LXXV.

AMPHITRITE. ARION.

NEPTUNE, souverain des ondes, possesseur des immenses trésors que renferme son empire, environné des nymphes et des néréides qui se disputoient l'honneur de lui plaire, comblé des faveurs de la Gloire, de l'Amour et de la Fortune, possédoit tout, excepté le bonheur.

N'est-il pas vrai, ma tendre amie,
Qu'il n'est de trésors précieux,
De triomphes flatteurs, de vrais plaisirs, que ceux
Que l'on partage avec son Émilie ?
L'Amour a deux à deux enchaîné l'univers.
Son joug est le tourment et le besoin du monde :
L'infortuné qui fuit dans le fond des déserts,
Cherche encore un écho dont la voix lui réponde.

Au milieu du tumulte brillant de sa cour, Neptune éprouvoit intérieurement le vuide affreux de cette solitude. En promenant ses ennuis au pied du mont Atlas, il apperçut Amphitrite, fille de Doris et de l'Océan. A cette vue, les yeux humectés de larmes et le cœur rempli d'une volupté nouvelle, il sentit avec ivresse que, jusqu'à ce

VI.

3

moment, il n'avoit jamais connu l'amour, quoiqu'il eût souvent abusé de ce que l'on appelle ses faveurs.

L'homme prend naturellement
Le plaisir pour le sentiment,
Quand son but n'est pas légitime ;
Mais il aime réellement
Dès qu'il aime ce qu'il estime.

Neptune aima donc Amphitrite et se présenta chez elle. Son teint basané, ses yeux verdâtres, sa chevelure humide, sa barbe limoneuse, et sa couronne de roseaux, et sa fourche à trois dents, frappèrent les regards de la nymphe, mais ne la séduisirent point du tout. Le dieu néanmoins fut congédié avec tant de grace et de politesse, qu'il douta presque que ce fût un congé; mais c'en étoit un. Il s'en aperçut bientôt dans ses visites infructueuses. Tantôt Amphitrite étoit chez son pere; tantôt sa mere la retenoit auprès d'elle; toujours elle étoit sortie, et jamais elle ne devoit revenir. Neptune, privé par sa laideur, des faveurs de l'amour, et par son rang des consolations de l'amitié, ne trouvoit rien de si misérable au monde que le sort des rois et des amants, lorsque deux de ses sujets, ayant observé ses démarches et deviné la cause de ses chagrins, vinrent secretement lui offrir leurs services sans intérêt.

Sans intérêt ? on le dit ; je le croi ,
Un simple citoyen doit respecter l'histoire ;
Mais si-tôt que j'aurai le malheur d'être roi ,
Je fais serment de n'y plus croire.

Le roi des mers, devenu confiant par foiblesse
ou par nécessité, prit les deux dauphins pour
confidents, et se reposa sur eux du soin de son
bonheur. De ces deux émissaires, l'un se chargea
de parler, l'autre d'observer et d'agir.

Ils nagent mystérieusement vers la grotte
d'Amphitrite, et choisissent, pour l'aborder,
le moment où la nymphe révoit, seule, assise
sur le rivage.

Elle étoit dans cet âge où la tendre innocence,
D'un desir inquiet éprouvant la langueur,
Commence à soupçonner que son indifférence
Pourroit bien n'être pas tout-à-fait le bonheur.

A la vue des dauphins qui se jouent sur la
plaine azurée, elle devient plus rêveuse encore.
Ils sont deux, se dit-elle ! plus ils approchent,
plus son œil les caresse. Enfin, ils arrivent à
ses pieds ; et l'un des deux élevant une voix
tendre (que l'Amour sans doute lui avoit prêtée
pour cette occasion) lui dit, tandis que l'autre
l'observe :

- « Belle nymphe, ces lieux ne seront pas long-temps
« Témoins de votre rêverie.
- « L'Amour a de vos jours marqué tous les instants,
« Et dans une heure il vous marie. »

A ces mots , qu'une vierge n'entendit jamais sans tressaillir , Amphitrite prête la plus vive attention , l'observateur s'approche et l'orateur continue :

« Ce soir vous connoîtrez ces nocturnes délices
 « Que Vesta trop long-temps sut vous dissimuler ;
 « Lucine veut vous révéler
 « Le secret de ses sacrifices ;
 « De l'Hymen , à vos yeux , le flambeau va brûler ,
 « Et pour vous le Plaisir prépare ses prémices. »

Ici la nymphe palpitante se détourne en baisant les yeux ; mais moins elle regarde , plus elle écoute :

« C'est peu que l'Hymen vous apprête
 « Les tributs qu'il sera si doux de vous payer !
 « De sa main , ce jour même , il prétend essayer
 « La couronne sur votre tête. »

Admirez , Émilie , la force de ces moyens ; mariage , plaisir et couronne ! et quelle adresse dans le choix des passions ! curiosité , désir et vanité ! Quelle Vestale eût résisté à de pareils arguments ? Amphitrite n'osant les combattre , les éluda , et prit sagement le parti de ne répondre à rien , de peur d'accorder quelque chose. Mais se taire , c'est tout accorder. L'ami du prince ne l'ignoroit pas. Aussi ajouta-t-il avec assurance :

« Le roi qui vous adore est le maître de l'onde ,
 « De son empire immense il embrasse le monde ;

- « Vulcain, Éole et ses enfants
 « Reconnoissent par-tout sa puissance immortelle.
 « Il renouvelle, tous les ans,
 « La couronne de Flore et celle du Printemps,
 « Et la ceinture de Cybele. »

En ce moment, l'image sombre de Neptune se présentant au souvenir d'Amphitrite, ternit à ses yeux tout l'éclat de la couronne. L'émissaire s'en aperçut et reprit d'un ton plus bas :

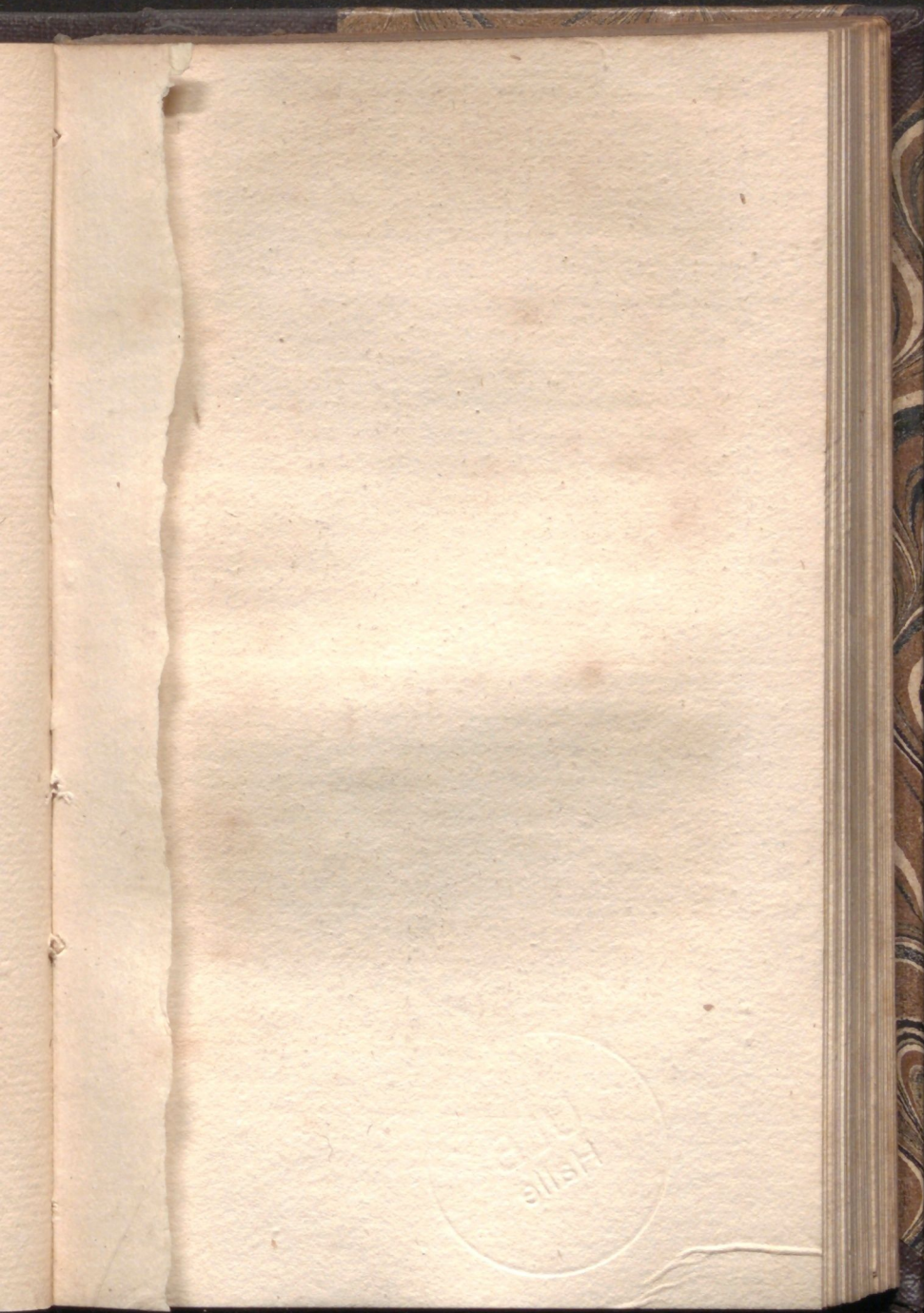
- « Ce prince est né modeste, et de la royauté
 « Il hait le faste et la magnificence.
 « Il aime la simplicité,
 « Et se présente même aux yeux de la beauté
 « Dans un état de négligence,
 « Qui cache de beaux traits, un air de dignité,
 « De la finesse et de l'aisance ;
 « Car il est bien, très bien ; et quand vous connoîtrez
 « Son esprit, ses talents, sa jeunesse et le reste,
 « Éblouie à l'aspect de ces dons ignorés,
 « Avec raison vous vous étonnerez
 « Qu'on puisse être à la fois si grand et si modeste.
 « Mais que sont la beauté, les trésors, la grandeur,
 « Au prix des qualités de l'esprit et du cœur ?
 « Il n'est dans tous ses traits pas un seul qui n'annonce
 « Son génie et sur-tout sa sensibilité :
 « Tout ce qu'il dit, la Raison le prononce ;
 « Ce qu'il écrit, les Graces l'ont dicté ;
 « Et dès que le malheur réclame sa bonté,
 « Le bienfait accompagne ou prévient sa réponse.

« Mais voici l'heureux jour où, pour combler nos vœux,
 « Et signaler son auguste alliance,
 « Il confie à vos mains le dépôt précieux
 « Des trésors de sa bienfaisance,
 « Et vous commet le soin de faire des heureux.

« Tromperiez-vous notre espérance!
 « Seriez-vous insensible! auriez-vous la rigueur
 « D'éviter nos regards, quand tout notre bonheur
 « Ne dépend seulement que de votre présence!
 « Non, vous ramenez l'âge d'or parmi nous,
 « Et vous justifierez le choix de votre époux.
 « Que tardez-vous? l'Amour, les Plaisirs vous demandent;
 « Votre peuple s'empresse au-devant de vos pas.
 « Le trône est préparé, l'Hymen vous tend les bras,
 « Et les malheureux vous attendent. »

Ce jeune roi, cette cour brillante, ce peuple
 assemblé, ces chants d'amour, ces larmes de
 reconnoissance, tout émeut, tout séduit Am-
 phitrite. Elle seroit déjà près de son époux, si
 la mobilité du chemin n'effrayoit sa timidité.
 Mais l'adroit négociateur triomphe, en peu de
 mots, de ce dernier obstacle:

« Ne craignez point ces flots dont l'impuissant courroux
 « Semble menacer le rivage.
 « Paroissez, jeune reine; ils vous rendront hommage
 « Et s'abaisseront devant vous.
 « Mon frere est à vos pieds. Neptune lui confie
 « Un fardeau dont lui-même est en secret jaloux.
 « Asseyez-vous sur lui. Déjà l'air est plus doux,
 « Le ciel plus pur et l'onde plus unie.





La mer baigne vos pieds ? ne vous étonnez pas de la voir caresser sa jeune souveraine.

J. B.
Halle

- « Ce souffle est le zéphyr qui vole sur vos pas.
« La mer baigne vos pieds ? Ne vous étonnez pas.
« De la voir caresser sa jeune souveraine.
« Pourquoi vos regards inquiets
« Se tournent-ils encor vers la rive lointaine ?
« Quand on a , comme vous , le cœur de ses sujets ,
« Quand on vole au-devant d'un roi qui nous desire ,
« Quand on fait mille heureux , sans crainte et sans regrets
« On doit traverser son empire. »

Il parloit encore , et déjà la nymphe étoit dans les bras de son époux. J'ignore si la réalité répondit à son attente. Les promesses des courtisans sont toujours exagérées , et les rois qui sont des dieux en perspective , vus de près , quelquefois sont à peine des hommes.

Quoi qu'il en soit , les deux confidens de Neptune le voyant enivré des charmes de sa nouvelle épouse , et sachant que l'enthousiasme de l'amour et de la reconnoissance dure peu , sur-tout à la cour , se hâterent , dès le matin du premier jour , d'aller humblement le féliciter. Le prince , qui déjà les avoit oubliés , eut encore la bonté de les reconnoître ; il porta même l'excès de sa bienveillance jusqu'à se rappeler qu'ils avoient eu le bonheur de ne pas être inutiles aux préliminaires de son mariage ; et proportionnant le prix au service , il les transporta au ciel , où ils furent changés en une constellation voisine de celle du Capricorne.

D'autres historiens prétendent que le dauphin

fut placé parmi les astres , non pour avoir servi les amours de Neptune, mais pour avoir sauvé les jours du célèbre Arion. Cet illustre rival d'Amphion et d'Orphée, étoit né à Méthymne, dans l'isle de Lesbos. Il fut accueilli à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Après avoir joui long-temps de la faveur stérile de ce prince, il obtint de lui la permission de parcourir la Sicile et l'Italie, pour y exercer ses talents d'une manière plus utile à sa fortune. Il y réussit au-delà de ses espérances. Cet artiste joignoit au talent de marier les accents de sa voix aux accords de sa lyre, celui de composer le chant et les paroles; et sa muse, féconde et docile, changeoit naturellement de ton suivant le lieu et la circonstance.

Il débitoit dans les hameaux
La complainte et le vaudeville,
La romance dans les châteaux,
A la cour les petits rondeaux,
L'air italien à la ville.

Pour un vieil époux il croquoit
Un demi-couplet à sa femme;
Pour la femme, il lui répliquoit
Refrains d'ardeur, de cœur et d'ame,
En même temps qu'il ébauchoit
Des madrigaux en traits de flamme,
Qu'un jeune Adonis décochoit
Trente fois par jour à madame.

Enrichi des contributions de l'Amour et de l'Hyménée, Arion s'embarqua au port de Tarente pour retourner dans sa patrie. En appercevant de loin ce rivage habité par ses amis, il éprouvoit qu'on ne commence à jouir de ses richesses qu'au moment où l'on espere les partager. Tout-à-coup le pilote et les matelots le saisissent, s'emparent de ses trésors, et levent un poignard sur sa tête. L'infortuné, espérant les attendrir, obtient d'eux, à force de prieres, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois. Alors cherchant au fond de leurs cœurs la source des plus doux sentiments de la nature, il exprime tour à tour ce que l'amour pur a de plus enivrant, l'amour filial de plus tendre, l'amour conjugal de plus touchant.

Ces chants firent quelque impression sur l'ame de ces scélérats; car il y avoit parmi eux des fils, des amants et des époux. Les premiers verserent des larmes, quelques amants s'attendrirent, un époux même soupira. Mais la crainte d'être découverts l'emportant sur tout autre sentiment, ils n'accorderent au malheureux Arion, que le choix de se poignarder lui-même, ou de se précipiter dans la mer. Arion, tournant ses derniers regards vers sa patrie, et lui adressant ses derniers accents, s'élança au milieu des flots, et le navire continua de voguer vers Corinthe.

Cependant après avoir plongé jusqu'au fond

de la mer , Arion surnage et se trouve entouré d'une multitude de dauphins qu'avoit attirés le charme de sa mélodie. Tous s'empressant autour de lui , présentent à l'envi leur croupe recourbée. Arion , assis sur l'un d'eux , escorté par tous les autres , recommence ses tendres accords , et le plaisir redoublant la vitesse et l'agilité de ses conducteurs , il arrive , en un instant , au promontoire de Ténare , d'où il se rend à Corinthe avant même que le vaisseau fût entré dans le port. Périandre , instruit de la perfidie des navigateurs , les fait amener en sa présence , et leur demande des nouvelles d'Arion , caché dans son palais. « Arion , » répondent hardiment les traîtres , « jouit , en Italie , des faveurs de la fortune et des hommages dus au talent. Il est l'ami des héros , le favori des belles , et le roi * des convives qu'il enchante par ses divins accords »... A ces mots , Arion , encore humide de sa chute , paroît devant eux. Immobiles de surprise et de confusion , les imposteurs confessent leur crime , et vont l'expier par une mort ignominieuse , à

* On sait que les anciens , avant de commencer leurs festins , nommoient le roi des convives. Souvent le sort le désignoit , et cette royauté , ainsi que beaucoup d'autres , étoit le résultat d'un coup de dé.

L'endroit même où le dauphin venoit de déposer Arion.

On ajoute que ce dauphin s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot *, et qu'Arion, ingrat parce qu'il étoit homme, ayant négligé le salut de l'être auquel il devoit le sien, laissa son libérateur expirer sur le rivage. Pour réparer cette ingratitude, Périandre éleva au dauphin un magnifique tombeau; et les dieux le placèrent parmi les astres.

Hélas ! tel est souvent le destin des mortels ,
 Qui consacrent leurs jours au bonheur de la terre.
 Vivants , on les délaisse au sein de la misere ;
 Morts , on leur dresse des autels.

Au reste , on présuinoit assez généralement que le dauphin étoit ami de l'homme , et que les poissons n'étoient pas insensibles au charme de l'harmonie. Or , comme ce qui s'est déjà vu peut se voir encore , et qu'en fait de miracles il n'y a de difficile que le premier ,

Grace au peuple amateur de l'empire des flots ,
 Ce prodige , qui nous étonne ,
 Se renouveleroit sous les murs de Bordeaux **,
 Si Garat , en chantant , tomboit dans la Garonne.

* Hygin , Chap. cxciv.

** Patrie du célèbre chanteur Garat.

Les anciens avoient pour le dauphin tant de vénération, que si, par malheur, il en tomboit quelqu'un dans leurs filets, ils s'empressoient de le rejeter à la mer, persuadés qu'en les retenant, ils violeroient les droits de l'Amitié. Aussi les dauphins, reconnoissants de ces procédés, avoient-ils grand soin de secourir tous les hommes qu'ils rencontroient luttant contre la tempête, et de ramener même les morts au rivage. C'est ainsi qu'ils rapportèrent le corps d'Hésiode, massacré dans le temple de Neptune et jeté dans la mer. Ainsi sauverent-ils du naufrage Phalante, général lacédémonien, et Télémaque, qui, jeune encore, tomba dans les flots en jouant sur le rivage. Ulysse, pour en éterniser le souvenir, fit peindre un dauphin sur son bouclier. Cupidon en eût dû graver un sur son carquois, en mémoire de deux amants qui, le soir, célébrant ses mystères sur les rives de Lesbos, tombèrent par distraction dans la mer, en se tenant embrassés, et furent, par un dauphin, reposés sur le sable avec tant d'adresse, que leurs bras demeurèrent enlacés, que leurs cœurs continuèrent de battre l'un contre l'autre, et que leurs levres immobiles ne perdirent pas un soupir.

Bonsoir, la nuit approche; et cet heureux naufrage,
Ce dauphin, ces baisers, vont, pendant mon sommeil,

SUR LA MYTHOLOGIE.

37

Me poursuivre de leur image.
Heureux si, jusqu'à mon réveil,
Après un naufrage pareil,
Je repose avec vous sur le bord du rivage!



L E T T R E L X X V I.

V O Y A G E A C Y T H E R E .

Vous vous rappelez, mon amie, ce jour fortuné où, pour le bonheur et le tourment de l'univers, Vénus naquit du sein de l'onde *. La fille aînée de l'Océan ne pouvoit être étrangere à Neptune; aussi fut-elle invitée la première à la célébration de son mariage. Elle y assista avec l'Amour, qui, jeune encore, portoit le flambeau de l'Hyménée.

Peu de jours après, la reine de Cythere prépara, dans sa capitale, une fête brillante pour les nouveaux époux. Ils s'y rendirent accompagnés de leur cour, et environnés de toute la pompe de l'empire maritime.

Les Tritons précédoient le cortége en sonnant de leurs conques recourbées. Leur chevelure verte tomboit sur leurs joues gonflées et vermeilles. Le plaisir animoit leurs yeux lascifs, leur teint bazané, leurs levres épaisses et colorées. Sous leurs bras nerveux, deux nageoires sillonnoient les flots bouillonnant autour de leur

* Voyez la seconde Partie, Lettre XXI.

large poitrine. Leur corps, vers la ceinture, dégénéroit en une queue de poisson, qui tantôt se perdoit sous les eaux, tantôt recourbée au-dessus de l'onde, traçoit en serpentant un sillon blanchi d'écume. Derrière eux, quatre chevaux marins, aux crins noirs, aux narines fumantes, traînoient sur des roues dorées, la conque de Neptune. Le dieu, couvert d'un manteau nuancé de vert et d'azur, le front ceint du diadème, d'une main tenoit le redoutable trident, de l'autre imposoit silence aux tempêtes. Aux deux côtés du char, on voyoit Phorcis commandant la troupe des Tritons, la tendre Ino, tenant dans ses bras son jeune fils Mécicerte, Glaucus portant ses filets, et tournant de loin ses regards vers l'aimable et malheureuse Scylla; et Nérée, chantant les louanges d'Amphitrite; et Protée, tour à tour lion, taureau, coursier, poursuivi, saisi, enchaîné par les Tritons, et s'envolant en aigle superbe, ou s'échappant en flamme pétillante. Plus loin, les jeunes néréïdes, couronnées des fleurs du rivage, présentoient aux flots amoureux les contours de leur sein, et cachoient sous l'onde leur queue souple et verdâtre. Leurs bras, plus blancs que l'ivoire, guidoient les rênes des dauphins attelés au char d'Amphitrite. Sur ses roues d'argent s'élevoit une vaste coquille, dont la blancheur éclatante dégénéroit, vers les extrémités, en un tendre incarnat, qui se confondoit avec le teint de la déesse. Les perles et le corail

couronnoient sa chevelure blonde et flottante. Sa robe et sa ceinture ressembloient à l'écharpe d'Iris. Son sceptre d'or tomboit négligemment à ses pieds.

Le sceptre , dans la main d'un roi ,
Semble dire : Obéissez-moi ,
Et reconnoissez ma puissance.

Mais quand , d'un seul regard , on peut dire : aimez-moi ,
Il est inutile , je croi ,
De commander l'obéissance.

Amphitrite , d'un sourire , attiroit sur ses traces la foule empressée de ses sujets. Les nymphes nageoient à ses côtés , en lui présentant leurs urnes et leurs guirlandes ; les Zéphyrus agitant leurs ailes de papillons , parfumoient l'air autour d'elles ; les Sirenes , quittant leurs rochers sauvages , planoient derriere le char , en unissant à leurs voix enchanteresses les sons de la flûte et de la lyre ; et le peuple muet des habitants de l'onde , sortant de ses profonds abymes , bondissoit de joie et d'amour en suivant sa jeune souveraine.

Vénus , voyant , du rivage , approcher les deux époux , prit son équipage maritime pour aller à leur rencontre. Elle s'assit sur sa conque traînée par deux cygnes , et escortée par l'essaim des Plaisirs. Près d'elle , l'Hymen et l'Amour se tenoient embrassés sur un char attelé de moineaux et de tourterelles. Ils étoient entourés de

papillons qui assiégeoient l'Hyménée et que Cupidon chassoit avec des roses.

Les deux cours réunies aborderent aux remparts de la capitale, située alors au midi de l'isle de Cythere. La Fidélité gardoit les portes de la ville, et la Pudeur commandoit dans la citadelle. Elles furent invitées à la fête. La Décence y conduisit les Plaisirs. Le Mystere s'y rendit à leur suite. Mais à son arrivée, il fut introduit dans le sanctuaire de l'Hyménée, et demeura, jusqu'au lendemain, caché sous les rideaux d'Amphitrite.

Heureux siecle, où l'Hymen, l'Amour et Vénus, réunis dans un même séjour, formoient, en se donnant la main, la chaîne des vrais plaisirs et du bonheur de la terre. Mais bientôt, après une longue nuit, pendant laquelle Cupidon s'étoit absenté, Vénus, dit-on, bouda l'Hyménée, et se retira vers le nord de Cythere, où son fils lui bâtit secretement une petite maison. Là, comme il alloit souvent la visiter à l'instu de l'Hymen, il fit construire un pied-à-terre pour lui et sa suite. Ces voyages mystérieux devinrent bientôt à la mode, et les voyageurs multiplierent les petites maisons au point qu'elles formerent, en peu de temps, une nouvelle capitale, dans laquelle tous les habitants de l'ancienne séjournerent d'abord par ton ou par désœuvrement, et se fixerent ensuite par habitude. L'Hymen, resté seul dans la ville déserte, avec la

..

Constance et la Pudeur, vit, en moins d'un siècle, ses remparts cachés sous l'herbe. Cependant Philémon et Baucis y bâtirent leur cabane. Platon y tint son école, les pasteurs d'Arcadie y élevèrent leurs bergeries, et les preux chevaliers y ouvrirent leurs lices et leurs tournois. Vénus même et son fils assisterent souvent à ces assemblées. Mais l'Honneur y prenant toujours le pas sur les Plaisirs, ceux-ci retournerent à la nouvelle Cythere, et ramenerent avec eux Vénus et sa famille. Depuis ce temps, les bergeries sont désertes, les écoles fermées, les tournois abandonnés, et l'ombre antique des myrtes et des lauriers s'étend sur les ruines de cet empire, où l'on ne retrouve plus que les souvenirs et les regrets de la félicité.

Cependant on assure que, de nos jours, deux jeunes époux ayant entrepris un pèlerinage au temple de la Fidélité, firent naufrage dès le lendemain, et échouèrent sur les rochers d'une isle, qui d'abord leur parut inhabitée. Bientôt, en avançant à travers des monceaux de ruines couvertes de mousse et d'arbrisseaux, ils virent s'élever, dans le lointain, des arcades et des colonnes mutilées, des vestiges de temples et de palais, et des barrières dont les débris fermoient encore une vaste enceinte, entourée de trophées que couvroient l'épine et le lierre. Sur les degrés d'un mausolée, où on lisoit le nom d'Artémise, s'élevoit une petite chaumière ornée

de guirlandes desséchées et de chiffres presque effacés.

La porte s'ouvrit , et les voyageurs virent descendre vers eux une veuve plus qu'octogénaire , vêtue exactement comme au siècle d'Amadis. D'une main elle tenoit sa houlette , ornée d'un ruban rose , qui avoit un peu jauni ; de l'autre , elle conduisoit , avec un ruban bleu pâle , son chien fidele , dont le collier étoit orné d'une devise. Sur le corset de la bergere pendoient une panetière et un chalumeau. Son chapeau de paille étoit entouré de lacs d'amour , et ses vêtements brodés de lis , de roses , de colombes et de tourterelles. Ses moindres discours conservoient encore la finesse du madrigal , et sa voix le ton plaintif de l'élégie. Ses regards exprimoient la langueur , ses gestes l'abandon d'une passion éternelle et malheureuse. D'un air auguste et tendre , la pastourelle aborde les jeunes époux , les salue et leur dit :

Amants infortunés , armez-vous de courage :

La Constance triomphe et des dieux et du sort.

Sur ces bords dangereux vous avez fait naufrage :

J'eus ce malheur jadis ! quand vous aurez mon âge ,

Vous jouirez aussi des délices du port.

La jeunesse est un temps d'épreuve ,

Bien dur , bien cruel à passer !...

Cependant , se disoit la veuve ,

Je voudrois bien recommencer.

En parlant ainsi , elle les invite à partager son asile champêtre. Là , elle leur présente un repas de fruits , de lait et de miel ; et leur montrant de loin tous ces monuments qui fixent leurs regards , elle leur dit , avec un profond soupir :

Voyez sur ces bords enchantés
 Les murs de l'antique Cythere.
 La nouvelle a quelques beautés,
 Mais vous en seriez peu flattés
 Si vous eussiez vu la première.
 Ces dômes , encor menaçants ,
 Sont les débris du vieux portique
 Où régnoit l'Amour platonique.
 Cet Amour bannissoit les sens
 Du commerce de la tendresse.
 A vingt ans , près de sa maîtresse
 Riche de grace et de fraîcheur ,
 On s'en tenoit *aux yeux du cœur* *.
 Sans oser jamais se rien dire ,
 On se lorgnoit à qui mieux mieux.
 L'amant , dans ce muet délire ,
 Passoit des jours délicieux !
 Que si , le soir , à la fenêtre
 Sa dame venoit à paroître ,
 On risquoit quatre mots au plus ,
 Et l'on se couchoit là-dessus

* Extrait du style des romans de chevalerie. (Voyez *Cyrus* et compagnie.)



Voyez sur ces bords enchantés
les murs de l'antique Cythère .

Sans en demander davantage.
L'innocence étoit de tout âge :
Une adolescente , à trente ans ,
Ignoroit qu'on fit des romans.
Aujourd'hui , graces aux lumieres
De ce siecle , hélas ! trop savant ,
Nos jouvencelles , au couvent ;
Sont plus habiles que leurs meres.

Sous ces vénérables donjons ,
Bordés de piques , d'écussons ,
L'Amour de la chevalerie
Dictoit aux Renauds , aux Rolands ,
Aux Tancredes , aux Azolans ,
Les loix de la Galanterie :
Qu'un chevalier levât les yeux
Sur une gente damoiselle ,
Et que le galant reçût d'elle
Un souris tendre et gracieux ,
Aussi-tôt de cette étincelle
Naissoit une flamme éternelle
Qui les embrasoit tous les deux.
La belle , pour cacher ses feux ,
Armoit son front d'un air sévere ;
Et quand son amant débonnaire
Lui demandoit d'un ton piteux ,
Comment il pouvoit lui déplaire ,
La damoiselle se taisoit ;
Par quoi le jeune téméraire ,
Soupçonnant un grave sujet
Pour forcer sa dame à se taire ,

S'en alloit , par les grands chemins ,
 Piquant des deux sa haquenée ,
 Jusqu'au fond des pays lointains ,
 Traîner sa chaîne infortunée.
 Là , tous les jours bravant la mort ,
 Combattant d'estoc et de taille ,
 Il laissoit au champ de bataille
 Un membre au midi , l'autre au nord ,
 Une jambe dans l'Amérique * ,
 Une main chez les Musulmans ,
 Un œil dans les déserts d'Afrique ;
 Ainsi du reste. Au bout d'un temps ,
 Illustré par mainte victoire ,
 Ce vaillant redresseur de torts
 S'en revenoit pauvre de corps ,
 Mais riche d'amour et de gloire.
 Sa dame pour le dénouement ,
 Se rendant enfin plus traitable ,
 Dans un âge bien raisonnable
 Épousoit solennellement
 Ce qui restoit de son amant.

Ce siècle-là valoit vraiment
 Bien mieux que le siècle où nous sommes.

* Je soupçonne ici la vénérable d'un léger anachronisme : il n'est pas constant que les preux chevaliers aient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb et *Améric* Vespuce , qui lui donna son nom à la fin du quinzième siècle.

Nous n'avions pas, comme à présent,
Ces petits colifichets d'hommes,
A l'air fat, au ton suffisant,
Qui froidement semblent vous dire :
« Je sais ce que je vous inspire :
« Je vois le trouble de vos sens :
« Vous m'aimez ; allons, j'y consens,
« Mais terminons, je fais ma ronde ;
« D'avance mes moments sont pris :
« Ce matin, la brune a le prix :
« Ce soir appartient à la blonde.
« Sur ces principes-là je suis
« Très scrupuleux, et, si je puis,
« Je veux contenter tout le monde. »

Admirez le vaste contour
De cette colonnade immense.
Là se tenoit la *cour d'amour* * ;
Là, souvent, en pleine audience,
Les jaloux et les inconstants
Perdoient leur cause avec dépens.
Là, pour terminer les querelles,
L'auguste sénat tour à tour
Appointoit les amants fideles,
Et, sur leurs plaintes mutuelles,
Mettoit les époux hors de cour.
Sous ces arcades le Mystere,
Des pastoureaux, des chevaliers,
Des troubadours, des romanciers,
Formoit le style épistolaire.

* Voyez Amadis et les autres romans de chevalerie.

A l'ombre de ce sanctuaire ,
 Mercure aux confidants discrets ,
 Enseignoit , trois fois par semaine ,
 L'art de remettre les poulets ,
 Et de tromper les yeux furets
 D'un tuteur ou d'une maraine.
 Plus bas , contemplez ce vallon
 Où sous les saules se promene
 Une source ; c'est le *Lignon* *.
 C'est là que la bergere Ismene
 Et le beau berger Céladon ,
 Tour à tour , sur le même ton ,
 Contoient leur amoureuse peine
 A tous les échos du canton.

Clitandre , autour de ce vieux frêne ,
 Ayant gravé son testament
 En faveur de son inhumaine ,
 Pour elle , au bord d'une fontaine ,
 Alla mourir tout doucement.

Sur ce beau tapis de fougere ,
 Le sage Alcandre , déroband
 Un ruban rose à sa Glycere ,
 Donna vingt baisers au ruban ,
 Et pas un seul à la bergere.

Dans cet hermitage isolé ,
 Le doux Léandre , désolé

* Voyez l'*Astrée*.

Des rigueurs de la jeune Hortense ,
Alloit chanter une romance ,
Et puis revenoit consolé.

Tout là-bas , dans cette prairie ,
Voyez-vous ces vieux aliziers ?
C'est là que les preux chevaliers
Goûtoient , à l'ombre des lauriers ,
Les plaisirs de la bergerie.
C'est sur l'émail de ces gazons ,
Qu'oubliant l'épée et la lance ,
Ils laissoient-là leurs bataillons ,
Prenoient là houlette en cadence ,
Et venoient garder les moutons.
Conversoient-ils avec leurs belles ?
C'étoient des discours innocents ;
Ils parloient des fleurs du printemps ,
Des agneaux et des tourterelles.
Ils enrichissoient ces tableaux
De rhétorique , de morale ,
Et parsemoient la pastorale
De cantiques , de madrigaux ,
De pointes et d'astrologie.
Aujourd'hui l'on a la manie
De clouer sur tous les sujets
Le mot pour rire à chaque phrase.
On gaze , dit-on , les objets ,
Mais on éclaircit trop la gaze.

On l'épaississoit autrefois ,
Quand les plus respectables loix
Etoient les loix de l'innocence.
Le voile adroit de la Décence ,

Des charmes qu'il environnoit
Laissoit entrevoir la naissance,
Et le reste se devoit.
Aujourd'hui l'on fait étalage
Du superflu de ses appas.
S'appauvrissent-ils ? en ce cas,
On voile ce que l'on n'a pas,
Pour en supposer davantage.

A Cythere, comme à Paris,
Tout est factice : la peinture
Et la mécanique, à tout prix,
Font, pour le corps et la figure,
Du teint, des traits, de la tournure,
Des reins, des hanches, des trésors.
De ces masques, de ces ressorts
Chaque pièce avec art se loge,
Se joint, s'enlève à volonté ;
Si bien qu'au besoin, la beauté
Se démonte comme une horloge.

Hélas ! comme tout est changé !
Au lieu de cet air négligé,
Qui veut imiter la Nature,
De mon temps, tout dans la parure,
Étoit bien lissé, bien rangé.
Le corset blanc, la colerette,
La jupe courte, le bas fin,
Et la chemisette de lin
Paroient la simple bergerette.

Les dames, en vertugadin,
Promenoient la robe balante,

La respectueuse galante,
Les gros nœuds, le petit chignon,
Et le bonnet en papillon.

La bergere, les jours de fête,
Mettoit le juste de bazine,
Orné d'un bouquet de jasmin.
C'étoit là l'habit de conquête.

De ce modeste habillement,
Un soir d'été, j'étois vêtue,
Quand Tyrcis, m'ayant aperçue,
Rougit respectueusement,
Et me fit rougir à sa vue.
Nous nous saluâmes deux ans,
Deux fois par jour, mais en silence.
Il ne faut pas aux jeunes gens
Dire d'abord tout ce qu'on pense.
Enfin nous nous dîmes bonjour.
Cela dura deux ans encore;
Quand tout-à-coup, brûlant d'amour,
Tyrcis, sous ce vieux sycamore,
S'écria : Philis, je t'adore!
De cet aveu prématuré
Jugez si je fus courroucée !
Cependant je vous avoûrai
Qu'étant moi-même un peu blessée,
Je ne le boudai que trois ans.
Il traîna des jours languissants,
Il devint sombre, maigre et blême.
Quand je le vis prêt à mourir,
Je crus devoir le prévenir
En lui répondant : Je vous aime;

Et puis réduite au désespoir ,
Comme c'étoit alors l'usage ,
Je m'enfuis dès le même soir ,
Et me mis en pèlerinage .
Je traversai de longs déserts ;
Je franchis les monts et les mers ;
Je fus prise par un corsaire ;
Je fus vendue au Grand-Seigneur ,
Mais je lui tins toujours rigueur ,
Et tirai mon honneur d'affaire .
Enfin m'échappant de ses mains ,
Avec mon bourdon , mon rosaire
Et mon chapelet à gros grains ,
Voyageant pensive et seulette ,
Après dix-huit mois de chemin ,
Je trouvai Tyrcis , un matin ,
A Notre-Dame de Lorette .
« Cruelle , pour vous appaiser ,
« Je cours , dit-il , la terre et l'onde ,
« Et pour obtenir un baiser ,
« J'ai fait deux fois le tour du monde . »

Il éprouva presque un refus ;
Mais , par malheur , je n'avois plus
Le courage d'être inhumaine .
« Embrassez-moi donc pour la peine , »
Lui dis-je . Quand cela fut fait ,
Il me pria , d'un air discret ,
D'unir enfin nos destinées ;
Mais je crus qu'il étoit prudent
D'éprouver son amour constant
Encor deux petites années .

Comme ils s'envolent nos beaux jours!
A peine en voyons-nous l'aurore,
Que l'Éternité dans son cours,
Les ensevelit pour toujours.
Mes enfants, je crois être encore
A la veille de notre hymen.
Il me semble encor que demain,
Tyrcis, le front paré de roses,
Recevra mon cœur et ma main.
Hélas! je les rappelle en vain,
Ces beaux jours! Tyrcis, tu reposes
Sous ces berceaux où le bonheur
Si long-temps partagea ton cœur
Entre l'amour et la nature.
Mes jeunes amis, voyez-vous
Ce tertre ombragé de verdure?
C'est là que m'attend mon époux;
Il n'a plus long-temps à m'attendre.
Venez au pied de cet ormeau
Pleurer avec moi sur sa cendre.
Ainsi dans la nuit du tombeau
Quand l'âge vous fera descendre,
Peut-être un couple jeune et tendre
Sur votre cendre gémira,
Et la piété vous rendra
Les pleurs que vous allez répandre.
A ce récit attendrissant,
Les deux époux, en s'embrassant,
Pleurent avec leur bonne hôtesse,
Et pour aider ses foibles pas,
Tous deux lui présentant le bras,
Servent d'appuis à sa vieillesse.

Parmi les débris précieux
De ces temples, de ces portiques,
Sous ces arcades magnifiques,
Ils passent sans lever les yeux.
Cette ville antique et superbe
N'intéresse plus leurs regards.
Ils ont oublié ses remparts,
Pour un tombeau caché sous l'herbe.
Ainsi l'antique majesté
Des monuments que la richesse
Éleve à la postérité,
Cede à l'humble simplicité
Des monuments de la tendresse.

Que l'on me dise : « Sur ces bords
« Brilloit une ville opulente.
« Ses murs, ses temples, ses trésors,
« Sa jeunesse illustre et vaillante
« Long-temps soutinrent sa splendeur ;
« Elle n'est plus ». L'ame absorbée
Dans le néant de la grandeur,
Je me répète : elle est tombée !...

Qu'on me dise alors : « Vers ces lieux
« Habitoit un couple fidele,
« Chéri des hommes et des dieux :
« Des amants, il fut le modele.
« Voyez-vous ce chiffre amoureux
« Sur l'écorce de ce vieux hêtre ?
« Jadis il fut gravé par eux.
« Voyez-vous ce tombeau champêtre ?
« C'est là qu'ils reposent tous deux. »

Aussi-tôt oubliant la ville ,
Ses tours , ses palais fastueux ,
Je vais , d'un pas respectueux ,
Visiter le dernier asile
Du couple tendre et vertueux .
Sous ces arcades écroulées ,
Sur ces colonnes mutilées ,
D'un œil sec j'ai lu ces écrits ,
Monuments de gloire et d'alarmes .
Sur ce hêtre en voyant unis
Les chiffres de ces vieux amis ,
Je sens mes yeux mouillés de larmes .

LETTRE LXXVII.

VÉNILIE, THOOSA, AMYMONÉ.

AMPHITRITE et Neptune trouverent l'ancienne ville de Cythere si agréable, qu'ils résolurent de s'y fixer. Durant tout le séjour qu'ils y firent, Neptune n'adora que sa chere Amphitrite. Il ne concevoit pas même qu'un mari pût aimer une autre femme que la sienne.

Cependant Vénus s'étoit retirée à la nouvelle Cythere, où tous les courtisans de l'ancienne alloient chaque jour la visiter incognito. Neptune crut qu'il ne pouvoit seul se dispenser de ce devoir; mais craignant, pour de bonnes raisons sans doute, que son épouse n'approuvât point cette démarche clandestine, il résolut de la faire sans l'en prévenir. Ce voyage étoit sans conséquence; les audiences de Vénus étoient publiques. Un époux du bon ton ne pouvoit se dispenser d'y paroître: ce ridicule n'étoit réservé qu'à ces maris exclusifs, esclaves enchaînés à la ceinture de leurs femmes. De pareils motifs étoient plus que suffisants pour déterminer l'époux et même l'amant d'Amphitrite.

Amour, c'est vainement qu'on vante ta puissance.

L'orgueil est la divinité

De tout ce peuple qui t'encense.

Pese tes faveurs, d'un côté,

Et l'attente et la jouissance,

Et les desirs et l'espérance,

Plus séduisants que la réalité;

Et l'estime et l'intimité,

Et la tendresse et la reconnaissance;

De l'autre, un grain de vanité:

Le grain emporte la balance.

Voilà donc Neptune suivant, au déclin du jour, le sentier mystérieux de la nouvelle Cythere. Parvenu en un lieu où le chemin se partageoit, et ne sachant de quel côté poursuivre sa route, il consulta d'abord la nymphe Salacie, qu'il aperçut à sa droite; puis la nymphe Vénilie, qui parut à sa gauche. Toutes deux lui répondirent: Suivez-moi; et, soit penchant, soit habitude, Neptune suivit Vénilie. On ignore dans quel dédale elle le conduisit; mais au retour de l'aurore, la pâleur sur les levres et la rougeur sur le front, il cherchoit encore l'issue du labyrinthe. Il en sortit enfin, rêvant aux inquiétudes de sa chère Amphitrite. Il retournoit vers elle, lorsqu'il retrouva Salacie, et se plaignit à elle de la perfidie de sa compagne. Pourquoi l'avez-vous préférée, reprit-elle? c'est moi qu'il falloit suivre. Il la suivit; et le troisième jour, Amphitrite l'attendoit encore.

La honte du crime fait quelquefois plus de mal que le crime lui-même, quand elle empêche le criminel de revenir à la vertu. Comment, après trois jours, retourner dans les bras de son épouse? De quel prétexte colorer une si longue absence? Le mensonge est embarrassant, l'excuse humiliante... Tandis que Neptune se livroit à ces réflexions, la jeune nymphe Thoossa, égarée sur la même route, s'écrioit en pleurant: Comment, après trois jours entiers, oserai-je me présenter à ma famille? Que va croire Amphitrite, poursuivoit le dieu? Que dira ma mere, ajoutoit la nymphe? A ces mots, ils se trouverent si près l'un de l'autre, qu'ils s'entendirent, s'arrêtèrent... Et quand Phœbé eut neuf fois parcouru sa carrière inégale, elle aperçut, sous les rochers de Lemnos, le jeune Polypheme, jouant sur les genoux de sa mere Thoossa.

Mais à cette époque, Neptune, depuis longtemps s'étoit encore égaré loin d'elle. On ignore en quels lieux l'Amour et le Hasard guidoient alors ses pas, et peut-être l'ignore-t-il lui-même.

Car tous ces conquérants de l'empire de Gnide
S'élancent d'un vol si rapide,
Qu'ils n'ont jamais le temps de laisser garnison
Dans les places qu'ils ont conquises.
A peine de leurs entreprises
Savent-ils la date et le nom;

Leur gloire et leurs projets s'embrouillent dans leur tête.

Le vainqueur oublie en courant

Le numéro de sa conquête ,

Qui n'a jamais connu celui du conquérant.

Peut-être Neptune étoit-il aux pieds de la nymphe Phénice. Peut-être poursuivoit-il Bisaltis sous la forme d'un bélier , ou Cérès sous celle d'un cheval , ou Méduse sous celle d'un oiseau. Peut-être encore séduisoit-il Mélanthe sous la figure d'un dauphin. Admirez, Émilie, la variété de ces métamorphoses , et sur-tout le penchant du fils de Vénus pour le déguisement.

Quand l'Esprit et l'Amour alloient de compagnie ,

De l'emblème des sots Cupidon se couvrit ;

Et depuis que les sots peuplerent Idalie ,

Cupidon s'affubla du masque de l'Esprit.

Cependant Neptune reconnut bientôt l'avantage de l'esprit sur la sottise. Danaüs , roi d'Argos , ayant envoyé sa fille Amymone puiser de l'eau à une fontaine solitaire , un satyre qui l'épioit , saisit l'instant où elle élevoit avec effort son urne pleine sur sa tête , s'élance brusquement , et veut lui faire violence. Neptune , qui heureusement passoit près de là , sous sa forme naturelle , accourt aux cris d'Amymone , met en fuite l'affreux satyre , relève l'urne d'une main , de l'autre l'adolescente éperdue ; et passant doucement son bras autour du sien , il lui dit en la reconduisant par le bocage :

« Combien je rends graces aux dieux
 « D'avoir guidé mes pas vers ce bois solitaire,
 « Pour vous servir et vous soustraire
 « A la brutalité de ce monstre odieux !

« Je conçois bien qu'on devienne idolâtre
 « D'un ensemble si doux de graces, de beautés,
 « Et qu'en voyant plonger dans les flots argentés
 « Ce bras et cette main aussi blancs que l'albâtre,
 « On sente sur sa bouche éclore le baiser;
 « Mais sur ces beaux contours s'il ose
 « Savourer le lis et la rose,
 « Ce n'est qu'avec respect qu'il doit s'y reposer. »

A ces mots, d'un baiser modeste
 Le dieu couvre la main. Le bras fuit un moment ;
 Mais on le rejoint doucement ;
 Il se replace, et la main reste.

« Je conçois bien encor qu'après avoir goûté
 « Tout le charme de ces prémices,
 « Le Desir enhardi cherche d'autres délices,
 « Et cueille sur ce front quelques roses novices
 « Qu'y font naître l'amour et la timidité ;
 « Mais soit qu'en passant, il se joue
 « Sous les arcs de ces noirs sourcils,
 « Ou sur les contours adoucis
 « De ce menton, de cette joue,
 « Soit qu'il effleure le corail
 « De cette bouche innocemment fermée,
 « Soit qu'enfin de ces dents il entr'ouvre l'émail,
 « Et respire en secret cette haleine embaumée;

« Glissant sur les attraits qu'il tremble d'offenser ,
 « Comme un éclair il doit passer
 « Plus rapide que la pensée. »
 Et la nymphe en effet de ses lèvres pressée ,
 N'avoit plus le temps d'y penser.

« Enfin , à dix-sept ans , avec un cœur sensible ,
 « Il est bien naturel , et même bien possible
 « Que la Pudeur , au fond d'un bosquet écarté ,
 « Dans un trouble mêlé de langueur et de crainte ,
 « Cede aux tendres efforts d'une douce contrainte.
 « Mais sentez-vous comme la volupté
 « Ménage sa timidité?.....
 « Ne craignez rien ; le ciel est couvert d'un nuage ,
 « Ombre , fraîcheur , silence , ici tout est plaisir...
 « Je ne vous verrai pas rougir :
 « Nous attendrons la nuit pour sortir du bocage... »

Et Amphitrite? Elle attend.

Ne frémissiez-vous pas , Émilie , de cet enchaînement épouvantable d'embûches et d'erreurs qui égarent et retiennent les voyageurs isolés sur la nouvelle route de Cythere? Recevez, mon amie, le serment que je fais, ou de ne jamais la connaître, ou de n'y voyager qu'avec vous.

Dans cette dangereuse enceinte
 Si l'on remarque un jour la trace de mes pas,
 Près d'eux, de vos pieds délicats
 En admirant la douce empreinte,
 « Il venoit, dira-t-on, visiter les détours

VI.

6

« Du labyrinthe des Amours
« Et des bocages d'Idalie,
« Mais on voit qu'il marchoit toujours
« Côte à côte avec Émilie. »

LETTRE LXXVIII.

POLYPHEME, ACIS ET GALATÉE.

LE plus redoutable et le plus hideux des enfants de Neptune, fut le géant Polypheme, pere des Cyclopes, selon Euripide, et selon d'autres, fils aîné de cette monstrueuse famille. La hauteur de sa taille étoit telle, qu'en pleine mer, les flots atteignoient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, ombrageoit ses épaules larges et velues; ses levres couvertes d'une barbe épaisse, s'étendoient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. Au milieu de son front ridé, un œil rond s'enfonçoit à l'ombre d'un sourcil roussâtre, et dominoit un nez aplati et deux narines pendantes.

Tantôt il gardoit ses nombreux troupeaux sur le rivage; tantôt il poursuivoit, dans le fond des forêts, les tigres et les ours qu'il apprivoisoit: plus souvent il attendoit les voyageurs sur les chemins écartés, les attiroit dans son antre, les égorgeoit durant leur sommeil, et dévorait leurs membres palpitants.

Si je vous apprends, Émilie, qu'avec cette figure et ce caractere, Polypheme s'avisait d'aimer

Galatée, la plus tendre et la plus belle des Néréïdes,

De son amour vous allez rire,
Et vous aurez tort; en effet,
Contre lui qu'aurez-vous à dire,
Si la nymphe vous ressembloit?

Sa taille étoit svelte et fugitive, ses cheveux châtains et bouclés, ses sourcils noirs, ses yeux bleus, son nez un peu mutin, sa bouche fine, ses levres rosées, ses bras aussi ronds, aussi frais que ses joues, son cou blanc et veiné;

Et puis l'onde voiloit mille attraits qu'Emilie
Ensevelit toujours sous un triple linon;
Ainsi dispensez-moi, grace à la modestie,
D'achever la comparaison.

Cependant, comme la pudeur répand sur les beautés apparentes le charme secret de celles qu'elle empêche de paroître, Polyphème, croyant n'admirer que ce qu'il voyoit, devint épris de tout ce qu'il ne voyoit pas.

L'Amour est frère de l'Espérance, et celle-ci sœur de la Vanité. Aussi, le Cyclope, en aimant, ne désespéra-t-il pas d'être aimé. Il conçut d'abord le projet, puis l'espoir, puis la certitude de plaire. Le voilà donc, tout le jour, assis au bord d'une fontaine, négligeant le soin de son troupeau, oubliant même d'insulter les voyageurs et de poursuivre les monstres des

forêts. Tantôt sur sa musette à cent tuyaux, il murmure des airs tendres; tantôt, avec un râteau de fer, il peigne sa noire chevelure, et taille, avec une faux, sa barbe longue et touffue. Alors, inclinant sa tête et son œil vers le cristal de la fontaine, il s'admire, il rit, et les antres retentissent.

En ce moment, Galatée s'éleve au-dessus des flots; ses longs cheveux flottent sur l'onde transparente, qui découvre et cache tour à tour ses épaules d'albâtre et les trésors furtifs de son sein. A l'ombre des saules et des roseaux, elle gagne, sous un rocher, sa grotte mystérieuse. Polyphème, le corps immobile et le cou tendu, la suit d'un regard avide. Voici, se disoit-il, l'heure où Phœbus darde tous ses feux. Les troupeaux, les pasteurs reposent, et Galatée va reposer aussi...

Reposer à seize ans! ce pauvre Polyphème,
Comme il connoissoit peu l'Amour et la beauté!
Qu'on est crédule quand on aime!
Et que l'on est heureux de sa crédulité!

Sur un lit de mousse, ombragé d'un dôme de verdure, le jeune Acis attendoit Galatée. Acis, fils du dieu Faune et de la nymphe Syméthis, ardent comme lui, tendre comme elle, faisoit sans cesse passer sa jeune amante des transports du plaisir à l'ivresse du sentiment.

..

Sous un myrte effeuillé dès qu'Amour s'assoupit,
 Adieu plaisir d'aimer, si le cœur, si l'esprit
 Aiguisant de ses traits chaque pointe émoussée,
 Ne nous rendent encore heureux par la pensée.
 Mais quand le doux parler, quand les tendres propos,
 Les aveux délicats et la gaité piquante
 Abregent l'heure trop fréquente
 Que le dieu du plaisir cede au dieu du repos,
 Le cœur toujours rempli ne sent plus de distance
 Entre l'instant futur et le moment passé.
 Dans le sein de la paix et de la confiance,
 Cupidon, bercé, caressé,
 Se réveille en riant; le plaisir recommence,
 Et le bonheur n'a point cessé.

Tel étoit le bonheur de Galatée, tandis que
 Polypheme, espérant l'attendrir et charmer sa
 solitude, s'approchoit furtivement de sa grotte,
 et chantoit d'une voix terriblement tendre :

« De mon esprit et de mon cœur
 Galatée est la souveraine.
 Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
 Elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
 De l'églantier et du troène.
 Le lait pur a moins de douceur,
 Le verre * est moins brillant, la pomme moins vermeille;
 Le raisin jauni sur la treille
 A moins d'esprit et de saveur;

* Je doute que le verre existât alors. Ces comparai-
 sons, qui caractérisent Polypheme, sont, en partie,
 imitées d'Ovide.

Le cedre est moins superbe qu'elle,
Ses regards font pâlir la lumière du jour.
Elle seroit parfaite enfin, si la cruelle
Savoit répondre à mon amour!

Mais plus inconstante que l'onde,
Plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
Plus piquante que le rosier,
Elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
L'impétueux torrent, le coursier indompté,
La flamme du bûcher qu'embrase une étincelle,
Sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle.
Le tigre a moins de cruauté,
L'ours a moins de férocité,
Et le paon moins de vanité.

Ah! si jamais, nymphe trop inhumaine,
De mes perfections vous connoissiez le prix,
Combien vous rougiriez de vos cruels mépris,
Et qu'il vous seroit doux de partager ma chaîne!
Hier j'ai consulté le lac et la fontaine,
Et les naïades m'ont appris
Que je suis le plus beau des enfants de la plaine.
J'ai les traits de Bacchus, l'embonpoint de Silene,
La taille de Typhon, les épaules d'Atlas;
Ma voix ressemble à la voix du tonnerre,
Et ce grand Jupiter, qui fait trembler la terre,
Sans incliner le front passeroit sous mon bras.
Mes traits éblouissants du feu de la jeunesse,
N'ont point de votre teint le tendre velouté,
Mais chaque sexe a sa beauté:
Elle brille chez vous par la délicatesse,

Chez nous par la virilité.

Voyez ce large front tout rayonnant de gloire,
Et cette barbe épaisse, et ce bois de cheveux.
Ma bouche de mes dents découvre tout l'ivoire,
Et si je n'ai qu'un œil, il en vaut au moins deux.

Mon corps, ainsi que mon visage,
Est couvert de duvets touffus,
Et c'est une beauté de plus:

Qu'est-ce qu'un arbre sans feuillage,
Un agneau sans toison, un oiseau sans plumage?

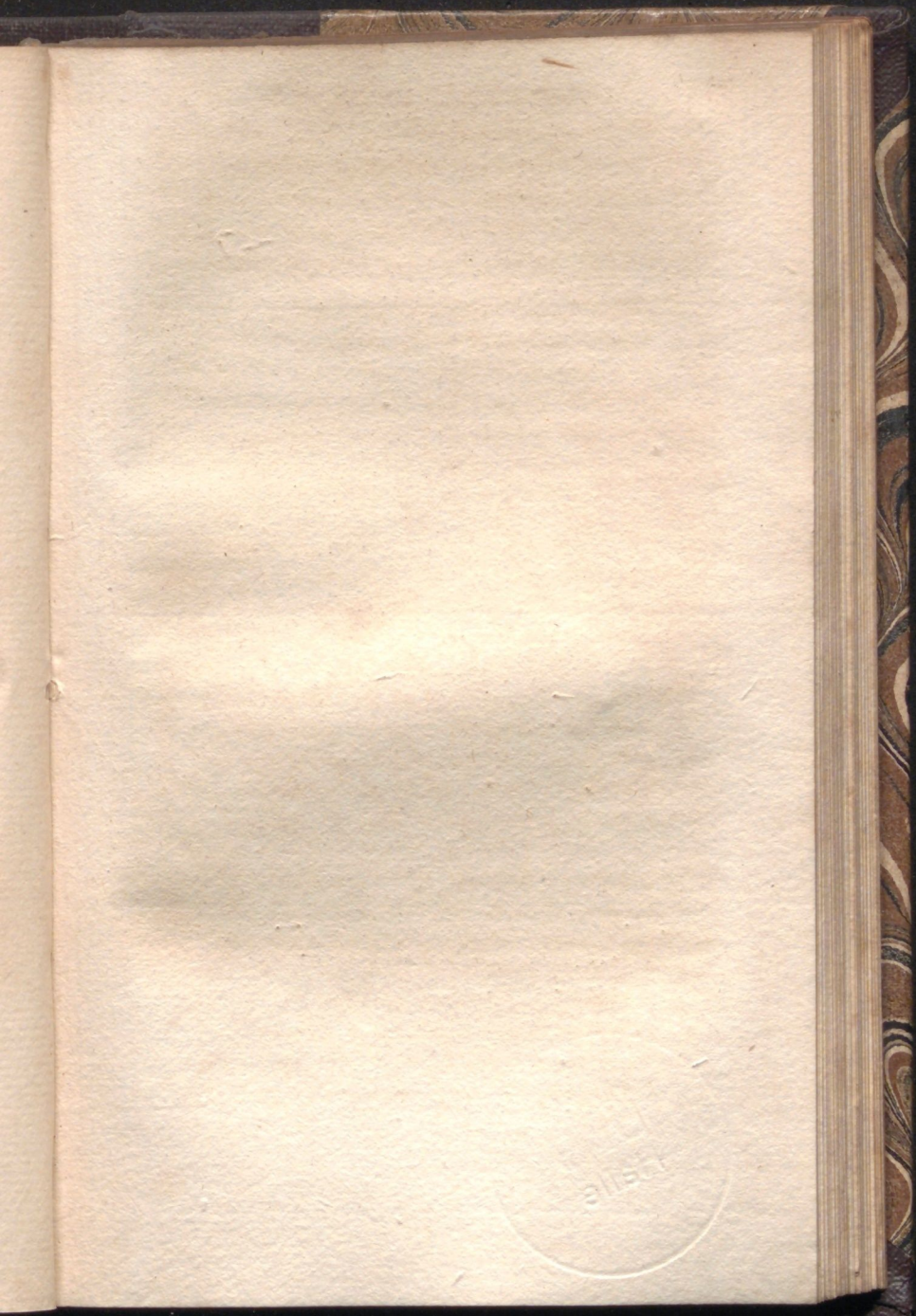
Mais ma richesse encor surpasse ma beauté.
Contemplez ces troupeaux errants de tout côté,
Ces brebis, ces béliers paissants dans mes prairies,
Et ces chevaux épars le long de ce coteau,
Et ces agneaux bélants près de leurs bergeries,
Et ces bœufs ruminants au bord de ce ruisseau,
Ces fleurs, ces fruits, ces bois et cette onde argentée;

Tout est à moi, tout est pour Galatée;

Tout, arbres, fruits, prés et troupeaux,
Mon lait, mes fleurs, mes chalumeaux,
Mes bois et ma grotte et moi-même,

Tout ce que je possède enfin, tout Polyphème.

Venez, nymphe charmante, habiter dans nos bois.
Là le daim, le chevreuil bondiront sous vos loix.
Là, dans un antre frais, j'éleve pour vous plaire
Deux petits ours jumeaux qu'alaite encor leur mere;
Tous deux pareils, tous deux plus jolis chaque jour:
On voit déjà qu'ils sont consacrés à l'Amour.
Venez! que tardez-vous?... mais l'ingrate méprise
Mes soupers, mes trésors et mes soins les plus doux.





Il approche et d'un regard furieux, découvre
Aëis tremblant dans les bras de Galathée



D'un indigne rival peut-être elle est éprise.
Ah ! si je le croyois !... je ne suis point jaloux...
Mais je disperserois sur les ondes sanglantes ,
J'écraserois sur ce rocher
Ses membres qu'à tes yeux je viendrois d'arracher ,
Et ce cœur qu'en son sein ma main iroit chercher ,
Et ses entrailles palpitantes.. »

Il se lève à ces mots , approche , et d'un regard furieux , découvre Acis tremblant dans les bras de Galatée. Le Cyclope pousse un cri ; l'Etna tremble ; Galatée fuit sous les ondes , Acis entre les roseaux. Polypheme , en le poursuivant , saisit un écueil , et le souleve sur la tête de son rival. Acis esquive cette masse menaçante ; mais la pointe du roc , en effleurant sa poitrine , fait jaillir tout son sang aux pieds de son amante éperdue.

Polypheme vengé se retire. Cependant le sang qui s'écoule commence à pâlir , et se change par degrés en une onde limpide et transparente. A la place du corps sanglant , couché sur le rivage , Galatée voit s'élever un rocher dont les flancs entr'ouverts se couvrent de mousse et de verdure. Là , tout à coup , un dieu , sous les traits du jeune Acis , s'étend majestueusement sur un lit de roseaux , et s'appuie avec grace sur son urne inclinée. Galatée lui tend les bras et veut lui parler ; mais les saules et les peupliers , s'élevant soudain autour de l'onde nais-

sante, environnent le dieu du fleuve, et ferment à jamais son sanctuaire impénétrable.

Là, chaque soir, pour charmer son veuvage,
Elle venoit pleurer sur le rivage,
Et quand la nuit ramenoit les desirs,
La nuit jadis si féconde en délices!
L'illusion, les ténèbres propices,
Jusques au jour lui rendoient ses plaisirs!
Et se plongeant, tant qu'arrivoit l'aurore,
Dans ses flots caressants et doux,
Elle croyoit sentir encore
Les caresses de son époux.

La mort d'Acis fut vengée par Ulysse, roi d'Ithaque. Ce prince, revenant du siège de Troie, fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile. Polypheme l'ayant surpris sur le rivage, l'enferma, lui et ses compagnons, dans l'ancre obscur où il gardoit ses troupeaux. C'est dans ce repaire affreux que le monstre s'enivroit chaque soir et se repaissoit de sang humain. Cependant, avant de dévorer ces étrangers, il eut la curiosité de les connoître, et demanda à leur chef quel étoit son nom. On me nomme Personne, reprit Ulysse; et montant avec effort sur les genoux du géant, il s'y assit, et lui raconta l'enlèvement d'Hélène. Le portrait détaillé de cette princesse, fixa d'abord l'attention de Polypheme.

Épris de cet objet divin,
Il saisit un tonneau de vin,
Et le vuida tout d'une haleine
En l'honneur de la belle Héleue.

Ulysse, avec une coupe beaucoup plus petite, feignit de partager cette libation ; puis il entama le récit du siège de Troie. Polypheme, enthousiasmé des exploits d'Achille, but à la gloire de ce héros, puis à celle de Patrocle, d'Ajax, de Philoctete, de Pyrrhus, de Nestor, d'Agamemnon, de Thersite même, qui ne lui parut pas sans mérite ; et passant du camp des Grecs dans la ville des Troyens, il multiplia ses ablutions en balbutiant les noms sacrés de Priam, d'Hécube, d'Hector, d'Andromaque, de Cassandre, d'Énée... Il en étoit au pere Anchise, lorsqu'il tomba rempli d'une sainte ivresse, qui fut suivie d'un bruyant et profond sommeil. Aussi-tôt Ulysse s'arme d'un pieu énorme, et, d'un bras vigoureux, le plonge dans l'œil fermé de Polypheme. Le Géant appesanti par le vin, égaré par la douleur, parcourt en trébuchant sa caverne retentissante.

Au bruit de ses hurlements, ses voisins accourent à son antre. Qui vous a blessé, lui dit-on ? Personne, répond le monstre en rugissant ; et les voisins, persuadés que, dans son délire, il s'est aveuglé lui-même, se retirent pour éviter sa fureur.

Pendant Ulysse et ses compagnons, fuyant

adroitement ses longs bras étendus , se tenoient cachés parmi ses moutons , qui , comme leur maître , étoient beaucoup plus grands que les autres animaux de leur espece. Ulysse ayant remarqué que son hôte , en marchant à tâtons , ne portoit la main que sur le dos de ses brebis , attacha sous le ventre de chacune un de ses guerriers , et s'attacha lui-même sous le bélier. Dès le point du jour , le Cyclope , placé à l'ouverture de son antre , fit sortir un à un tout son troupeau. Chaque mouton , en passant entre ses jambes et sous ses mains , emporta un soldat grec , et le chef passa le dernier.

Polypheme , rentré dans sa caverne , avec la soif du carnage , et l'espoir de la vengeance , la trouve déserte , et frémit de fureur , en entendant de loin , dans la plaine , Ulysse et ses compagnons , qui couroient vers le rivage. Le monstre , écumant de rage , se met à leur poursuite. Il heurte , il brise , il renverse les arbres , les rochers , les collines ; et , d'un bras désespéré , arrachant le sommet d'une montagne , il le lance dans la vallée où l'écho répétoit les cris des Grecs fugitifs. La masse tombe , et le vallon disparoit.

Cependant Ulysse voguoit vers l'isle d'Ithaque. Le géant , du haut de la montagne , avance un pied et descend dans la mer. Il ouvre le circuit de ses bras immenses. Ulysse baisse les voiles , le navire échappe , et les mains du Cyclope ne

rencontrent que des écueils, un promontoire et la grotte de Galatée. A cette rencontre, un soupir douloureux sortit de sa poitrine oppressée. Il sentit tout ce que perdoit un amant en perdant la vue. Depuis la mort d'Acis, il n'entendoit plus les chants de Galatée; il n'osoit même plus lui parler; mais au moins la voyoit-il encore!

L'air morne, lentement il remonte au rivage.
Là le monstre étendu sur un rocher sauvage,
Tantôt croyant du jour entrevoir la clarté,
Fixoit, en soupirant, son œil ensanglanté
Vers l'ancre où reposoit peut-être la cruelle;
Tantôt, ne rencontrant par-tout qu'obscurité,
Retomboit en pleurant dans la nuit éternelle;
Les antres mugissoient de ses soupirs confus,
Et l'Écho murmuroit: Je ne la verrai plus.

Apollon délivra Polypheme de cette sombre et douloureuse existence. Pluton, irrité de voir Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, reculer le terme de la vie humaine, et resserrer les limites de l'empire des morts, s'en plaignit à Jupiter. Celui-ci, pour obliger son frere, ordonna aux Cyclopes, compagnons de Vulcain, de lui forger un nouveau foudre, qu'il lança sur la tête du célèbre et malheureux Esculape. Apollon, désespéré de sa mort, et n'osant se venger sur Jupiter lui-même, perça de ses traits tous les Cyclopes, et rendit à jamais désertes les forges de Vulcain.

Le nom de Cyclopes leur vint, dit-on, du mot grec *Cyclos* *, cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil qu'ils avoient au milieu du front. Cet œil supposé n'étoit autre chose que l'ouverture ronde pratiquée au milieu d'un bouclier, dont ils se couvroient le visage en travaillant, pour se garantir du feu et des étincelles. Ces especes d'ouvertures se remarquent encore quelquefois au milieu des boucliers antiques; et, à leur occasion, voici ce qui m'est arrivé :

Appercevant, un jour, l'égide de Minerve,
Je vous m'approcher pour admirer de près
Ce bouclier sacré qui, dit-on, nous préserve
De Cupidon et de ses traits.

J'avance. Un éclair part du centre de l'égide.
« L'Amour est caché là, me dis-je alors tout bas;
« Je reconnois sa flamme. Il faut que le perfide
« Pour m'atteindre ait percé l'égide de Pallas. »

Aussi-tôt d'une main hardie
Brusquement je la soulevai:
Or, devinez qui j'y trouvai;
L'Amour? non. Qui donc? Émilie.

* κυκλος.

LETTRE LXXIX.

DIVINITÉS DES BOIS, DES PRAIRIES, etc.

QUAND vous assistez, Émilie, à la célébration d'un mariage, vous observez en détail les physionomies étrangères et quelquefois étranges de tous les assistants. Plus les graces ou la nouveauté de leur extérieur vous surprennent ou vous intéressent, plus vous êtes curieuse d'apprendre

Les amours de la sœur, du frere,
Les aventures du voisin,
Les petits secrets de la mere,
Et l'histoire du grand cousin.

Il est probable qu'en voyant passer le cortège * nuptial de Neptune et d'Amphitrite, vous avez éprouvé la même curiosité; et moi, qui suis à-peu-près initié dans les secrets de la famille,

Je vais vous dire, en conscience,
Sans surcharger la vérité,
Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense
De chaque dieu, de chaque déité.
Si ce récit vous offre un peu de médisance,

* Voyez la Lettre LXXVI.

Ne me l'imputez pas ; mais songez , s'il vous plaît ,
Que c'est la faute du sujet ,
Et que , tant ennemi qu'on soit de la satire ,
Quand il s'agit d'honneur , raconter c'est médire .

Dégageons d'abord nos principaux personnages de la foule des personnages accessoires , et brochons légèrement sur les petites vertus et les graces populaires de cette multitude de divinités maritimes et champêtres , qui n'apportent à la cour de Neptune , que leur gaité rustique et leur fraîcheur villageoise , et qui n'y sont invitées que par égard pour le vieil Océan , chargé de cette nombreuse famille .

Et en effet , quel intérêt trouverez - vous à savoir que ces Népées , parées de fleurs champêtres , veillent à la conservation des prairies ; que ces Oréades , couronnées de mousse , de pin ou de genievre , habitent les grottes des montagnes ; que ces Dryades , ceintes d'une guirlande de violettes , gardent l'asile des bocages ; que ces Hamadryades , le front ombragé de verdure , préservent de toute atteinte l'arbre auquel leur existence est unie ; que l'existence vénérable de ces chênes antiques est confiée particulièrement à ces Querculanes , parées de leurs feuillages ? Vous dirai-je encore que la nymphe Rusina , portant un soc ou un râteau , surveille la culture des champs ; que ses sœurs Vallonia et Collina conservent la verdure des vallons et des collines , et cueillent chaque jour leur parure

au milieu de leurs riants domaines ; que les nymphes Bubona ¹ et Hippona, un cornet ou un fouet à la main, président aux pâturages, aux écuries, aux étables des bœufs et des chevaux ; que la nymphe Séïa, tenant une poignée de grains, prend soin du blé nouvellement semé sur la terre fécondée par le dieu Sterculius, qui, armé d'une fourche, conduit et distribue les engrais ; que Ségétia ², couronnée de verdure naissante, fait éclore le froment ; que Volusia étend la tige et développe la feuille dont Patélina dégage l'épi que Flora féconde, et que Lactucina remplit d'un lait substantiel consolidé par Matuta, pulvérisé par Pilumna ³, et transformé par l'ardente Fornax ⁴ en une pâte légère et nourrissante ? Ce ne sont pas là les secrets que vous êtes curieuse d'apprendre. D'ailleurs, en voyant ces nymphes couronnées d'épis verts ou jaunissants, en remarquant dans leurs mains les divers instruments qui servent à cultiver, recueillir, battre, broyer et cuire le froment, vous avez déjà deviné l'emploi de chacune d'elles. Si, ne sachant ni bien ni mal de ces déités inconnues, je m'avise, sauf erreur, de vous en

¹ Apul. Asiù. Aur.

² Pline, Liv. XVIII.

³ Ou Pilumnus. Serv.

⁴ Fastes d'Ovide.

faire l'éloge et de vous les citer comme les modèles de la douceur, de l'innocence et de toutes les vertus qui, dit-on, regnent incognito dans les campagnes inhabitées, ces Faunes aux pieds de chevres, ces Satyres à la barbe de bouc et ces Sylvains au corps velu, qui vous regardent, et m'écoutent peut-être, vont rire de ma bonne-foi et de votre crédulité.

Taisons-nous donc : croyons qu'en tout bien, tout honneur,
Ces nymphes ont vécu comme elles devoient faire ;
Et , pour continuer d'adorer la Pudeur,
Ne soulevons jamais le voile du Mystere.

Passons de cette nombreuse famille à celle des filles de Nérée. Mais que vous en dirai-je encore ? Ces Tritons savent mieux que moi contre quel écueil échouerent les vertueux projets de cette Néréïde ; à quel fleuve la naïade de ce ruisseau porte, en serpentant, son amour aussi pur que sa source ; avec quel dieu la nymphe de ce beau lac renversa cette touffe de roseaux et troubla son miroir jadis si transparent ; quelle nuit et dans quelle rencontre la naïade de cette fontaine brisa son urne, la pleura si amerement, et recueillit avec tant de peine le cristal de son onde extravasée. Mais, quelque peu intéressante que soit la chronique de toutes ces divinités subalternes, avouez, mon amie, qu'il est doux de se reporter à ces temps heureux, où l'air, la terre et l'onde étoient peuplés de génies bienfaisants,

où l'on ne se reposoit que sur le lit des nymphes,
 où l'on ne respiroit que l'haleine des Zéphyr,
 où l'on ne s'abreuvoit que des pleurs ou de la
 substance des naïades. Est-il une maniere plus
 aimable et plus touchante de multiplier et d'em-
 bellir l'image du Créateur ?

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit foiblesse,
 J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse ;
 Et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
 Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
 Je le trouve par-tout : l'Olympe est la nature.
 J'adore le Printemps qui nous rend la verdure.
 J'invoque les Zéphyr dont l'aimable retour
 Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour,
 De l'Automne en cueillant la récolte vermeille,
 Je rends graces au dieu qui remplit ma corbeille.
 Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
 Et le dieu de la paix et le dieu du bonheur ;
 J'adore l'Amitié dont la main tutélaire
 S'étend sur Émilie et protège ma mere ;
 Je sens qu'il est un dieu qui donne les plaisirs,
 Et qu'il en existe un même pour les desirs ;
 Et crois, en remontant de l'effet à la cause,
 Qu'au sein du Créateur le vrai bonheur repose.

Il faut distinguer de la foule des Néréïdes,
 Thétis, qui fut, dit-on la plus belle femme
 de l'univers. Apollon, Neptune et Jupiter,
 épris de ses charmes, se disputèrent sa main.
 Thétis, insensible à l'hommage de ces dieux,
 leur préféroit secretement Pélée, simple mortel

et modeste souverain d'un petit canton de la Thessalie.

On aime mieux son égal que son maître *.

Cependant, comme les desirs des rois sont les arrêts des destinées, Thétis alloit céder aux vœux de Jupiter, lorsque Prométhée prédit à celui-ci que cette nymphe mettroit au monde un fils qui seroit un jour plus illustre et plus grand que son pere. Soudain, le roi du ciel et ses rivaux renoncèrent à leurs prétentions.

Pélée obtint, par cet heureux retour,
Avec le cœur, la main de son amie;
Et cet implacable vautour,
Qui, sans assouvir sa furie,
Dans le sein des mortels dévore tour à tour
L'amitié, les plaisirs, le bonheur de la vie,
L'Orgueil, fut une fois favorable à l'Amour.

* Voltaire, comédie de Nanine.

LETTRE LXXX.

TRITON, NÉRÉE ET DORIS. INO ET MÉLICERTE.
PROTÉE.

TRITON fut le fils aîné et le favori du souverain des ondes. Les uns lui donnent pour mere Amphitrite, épouse de Neptune, d'autres la nymphe Céléno, l'une de ses maîtresses; et j'incline assez vers cet avis, à cause de la prédilection du pere pour ce fils, d'ailleurs peu intéressant.

Du lien conjugal telle est la destinée,
Que le meilleur époux, en dépit qu'il en ait,
Préfère toujours en secret
Les enfants de l'Amour à ceux de l'Hyménée.

Le talent le plus recommandable de Triton, fut celui de sonner de la trompette. Il paroît qu'il dédaignoit la mélodie, et que le terrible étoit son genre, puisque, dans la mêlée du combat des Titans contre les dieux, il mit en fuite les Géants épouvantés, en entonnant un concerto de trompette marine.

Quel talent ! quel sujet ! comme il feroit merveilles
 Dans les morceaux tonnans de ces compositeurs ,
 Qui , hurlant , glapissant , mugissant à grands cœurs ,
 Si chromatiquement déchirent nos oreilles !

Triton fit part de son talent à tous ses freres ,
 qui , comme lui , en ont conservé les levres gon-
 flées et le visage un peu bouffi.

Malgré le plaisir qu'il prenoit à les entendre ,
 Neptune suspendit un jour leurs bruyants con-
 certs pour écouter les chants mélodieux du
 célèbre Nérée. Ce favori d'Apollon , qui pré-
 voyoit les arrêts des Destinées , et embellissoit
 des prestiges de la poésie le lointain de notre
 existence , environné de toute la cour de Nep-
 tune et d'Amphitrite , préluda tendrement sur
 sa lyre , et chanta dans une douce inspiration :

Jeunes beautés , faites silence ;
 Ma voix annonce l'avenir.
 Pour vous de ma vaste science
 Les secrets vont se découvrir :
 C'est la jeunesse qui me donne
 Le présage de tous les temps ;
 Je prédis des fruits pour l'automne
 Quand je vois des fleurs au printemps.

A l'éclat de la renommée
 Préférant un bonheur obscur,
 Vous aimez ; vous serez aimée.
 A quinze ans ce présage est sûr.

L'Hymen , par un nœud légitime ,
A votre amant doit vous unir.
Vous avez sa première estime ;
Vous aurez son dernier soupir.

A la piété filiale
Vous consacrez vos jeunes ans.
L'Amour tient la balance égale
De vos soins entre vos parents...
Heureuse mère ! quelle ivresse
Charmera vos derniers instants !
Que de baisers , que de tendresse
Vous prodigueront vos enfants !

A la vertu , dans ses disgraces ,
Vous aimez à tendre la main.
La Douleur , qui cherche vos traces ,
Vous trouve à moitié du chemin.
Un jour vous répandrez des larmes ;
Mais les dieux pour vous m'ont promis
Que vous y trouveriez des charmes ;
Car vous aurez de vrais amis.

La nymphe Doris , attendrie par ces chants ,
et soupirant après cet avenir de félicité , regardoit le Devin en rougissant , mais n'osoit se fier à ses prédictions. Nérée , dans ses regards timides , démêlant son incrédulité , lui prédit qu'elle seroit heureuse mère , épouse adorée , et jura qu'avant la fin de l'année cette prédiction s'accompliroit , pourvu qu'à l'instant même la nymphe daignât lui accorder sa main. Doris tenta cette épreuve ,

et l'Hymen , contre sa coutume , surpassa de beaucoup ses promesses. L'épouse de Nérée , pendant un siecle et plus , mit au jour , chaque année , une ou deux Néréïdes. La plupart de ces nymphes épouserent les freres ou les enfants de Triton. Les autres habiterent la grotte des Fleuves , ou l'asile champêtre des Faunes et des Sylvains.

Nérée et Doris partagerent la faveur de Neptune avec Ino et Mécicerte , infortunés que ce monarque avoit pris sous sa protection.

Athamas , roi de Thebes , ayant répudié Néphélé , et chassé Phryxus et Hellé , ses deux enfants , épousa Ino , dont il eut un fils appelé Mécicerte. Junon , qui , comme mauvaise épouse , présidoit sans doute aux mauvais ménages , fit éclore , dans le cœur d'Athamas , l'affreux projet de massacrer la reine et son jeune fils. Ino , pour se soustraire à sa fureur , se précipita au milieu des flots en tenant Mécicerte dans ses bras. Neptune , à qui l'habitude fréquente de la paternité faisoit sentir le prix de l'amour maternel , reçut à sa cour l'enfant et la mere. Ino fut depuis adorée sous le nom de Leucothoé , et Mécicerte sous celui de Palémon chez les Grecs , et de Portunus chez les Latins. Il présidoit à la sûreté des ports , dont on lui mettoit les clefs dans la main droite. De la gauche , il tenoit une ancre ou un gouvernail. Les matelots invoquoient Portunus près du rivage , et en pleine

mer, Saron, qui présidoit à la manœuvre; ce dieu tenoit une rame et des cordages.

Phorcys, autre dieu du second ordre, auquel les pilotes adressoient des vœux passagers pendant la tempête, étoit fils de Neptune et pere de Méduse. Chassé par Atlas des royaumes de Corse et de Sardaigne, il trouva un asile à la cour de son pere, et y jouit de cette compassion respectueuse qui humilie les rois détrônés.

Mais, de tous les courtisans de Neptune, celui qui posséda le mieux l'esprit de son état, fut le devin Protée, fils de l'Océan et de Téthys, dont les traits furent si mobiles et le caractere si flexible, que je n'entreprendrai ni de vous le dépeindre, ni de vous le définir; car vous n'ignorez pas, mon amie, que la définition est pour le moral, ce que la description est pour l'extérieur. Si j'essayois de dépeindre Émilie, je dirois :

Levres de rose, haleine de Zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien;
Charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire;
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un coup d'œil vous retient.

Mais si je voulois la définir, j'ajouterois :

Son esprit, sa bonté, son modeste langage
Vous pénètrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement

Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi :
Qui n'est que son ami veut être davantage ;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

LETTRE LXXXI.

GLAUCUS ET SCYLLA.

Lest une douce langueur
Que la tendresse nous inspire,
Quand l'innocence à notre cœur
Cache encore ce qu'il desire :
Une plus brillante clarté
Sourit à notre œil enchanté ;
Un nouvel univers commence ;
Loin de lui le cœur emporté
Nage dans une mer immense
D'amertume et de volupté.

Songe heureux ! aimable délire !
Vous vous envoliez pour toujours
Dès que la vérité déchire
Le bandeau léger des Amours.
Au jour fatal qui nous éclaire,
Quand nous discernons les objets,
Adieu bonheur, adieu chimère !
On se dit, d'une voix amère :
C'est donc là ce que je cherchois !
Ah ! n'éclairons point l'innocence.
Laissons la tendre adolescence
Desirer, espérer, languir.

L'amour n'a point de jouissance
Qui vaille le premier desir.

Scylla, fille de Phorcys et d'Hécate, éprouvoit cette mélancolie, plus douce, plus enivrante que le plaisir même, lorsqu'elle aperçut au bord de la mer un jeune pêcheur qui se préparoit à jeter ses filets. Son regard étoit tendre, sa figure languissante, sa taille svelte et majestueuse; ses jambes nues ressembloient à celles de Mercure, ses bras à ceux de Ganymede; une courte draperie, flottant sur ses épaules, laissoit entrevoir son sein oppressé de soupirs et palpitant des feux de la jeunesse.

Deux malades qui se rencontrent, s'intéressent mutuellement, sur-tout quand leur maladie est la même. Glaucus et Scylla se regarderent, se plainquirent, et associerent ainsi leurs souffrances :

- « Vous soupirez, nymphe charmante ?
— « Jeune étranger, vous soupirez ?
— « D'une inquiète ardeur mes sens sont dévorés.
— « La même inquiétude en secret me tourmente.
— « Je ne dors plus. — Ni moi. — Je viens rêver ici,
« J'y desire quelqu'un ; j'y suis seul ; je soupire.
— « Je rêve comme vous, et je desire aussi,
 « Sans savoir ce que je desire.
— « Moi qui n'aurois pu voir même un oiseau souffrir,
« Qui du mal redoutois jusques à l'apparence,
« Croiriez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
« Seroit de voir quelqu'un partager ma souffrance ?

- « Ah! n'en rougissez pas, vous me feriez rougir ;
 « Car, je vous l'avouérai, j'ai le même désir.
 — « De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes
 « Viendront respirer les ardeurs !
 — « Quels soupirs sécheront les pleurs
 « De mes paupières languissantes !
 * — J'en jure par l'Amour, belle nymphe : c'est moi
 « Qui vais mettre un terme à vos peines.
 — « Secourable étranger, dans votre état, je croi
 « Que l'on a bien assez des siennes.
 — « Eh bien! échangeons-les.—Eh! qu'y gagnerons-nous?
 — « Qui sait! — Notre fardeau sera toujours le même.
 — « Non; des peines de ceux qu'on aime,
 « Le partage est, dit-on, plus doux.
 — « Vous croyez? Essayons.—Hélas! votre main tremble.
 — « La vôtre tremble aussi. — Notre mal se ressemble.
 — « Asseyez-vous. — Reposez-vous ; »

et ils s'assirent ; mais se reposèrent-ils ? Si vous êtes curieuse de l'apprendre, interrogez cette femme, vêtue de noir, qui s'avance à grands pas vers le rivage, et les observe d'un œil courroucé. Voyez comme ses cheveux se hérissent, comme sa baguette s'agite dans ses mains. Entendez-vous siffler ce serpent sur sa tête ? Peut-on être à ce point jaloux du repos de deux jeunes infortunés ! Quelle est donc cette femme qui ne peut souffrir qu'une autre ?... Hélas ! c'est une femme...

Adieu, ma bonne et tendre amie,
 Ange d'innocence et de paix,

Dont le cœur ne connut jamais
La haine ni la jalousie :
Si votre sexe a le malheur
D'éprouver souvent la fureur
De cette double frénésie ,
Votre inaltérable douceur
Avec lui me réconcilie.

LETTRE LXXXII.'

CIRCÉ. LES SIRENES.

FILLE de la Nuit et du Jour,
Et favorite de sa mere,
Par ses enchantements Circé fit tour à tour
Gronder les cieux, trembler la terre,
Frémir la Nature et l'Amour,
Et pâlir le front de son pere.

Épouse d'un jeune roi des Sarmates, elle empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie. Là, seule, dévorant ses remords, errant à travers les rochers et les précipices, elle recueilloit, avec le poison des plantes, le noir venin des reptiles. De longs voiles, parsemés d'étoiles de feu, ceignoient son front et tomboient en flottant jusqu'à terre. Une baguette magique s'agitoit dans sa main, et traçoit autour d'elle un cercle mystérieux, dont elle occupoit le centre. C'est là que... mais une plume immortelle a tracé ce tableau *; et quand Pindare a parlé, je ne sais plus qu'admirer et me taire.

* Voyez la Cantate de Circé, par J. B. Rousseau.

La fauvette timide et son foible ramage
Doivent céder aux chants du cygne harmonieux ;
Et quand il plane dans les cieux ,
L'aigle impose silence aux oiseaux du bocage.

Tandis que Circé acheve ses noirs enchantements , Glaucus , immobile sur le sein de sa chere Scylla , ouvre languissamment ses paupieres appesanties , cherche des yeux les yeux de son amante , et ne rencontre que les regards affreux de six têtes énormes , dont les bouches béantes lui présentent leur triple rang de dents ensanglantées. Saisi d'étonnement et d'effroi , il se leve , recule , et contemple , en frissonnant d'horreur , un corps informe , opposant ses vastes flancs à la fureur des flots , et environné de chiens furieux , dont les hurlements menacent de loin les vaisseaux que le monstre attend au passage.

Tel fut le sort de la malheureuse Scylla , que vous distinguerez d'une autre Scylla , fille de Nisus , qui trahit son pere , et fut changée en alouette ; car il faut bien se garder , sur-tout aujourd'hui , de confondre le sort du criminel avec celui de l'infortuné.

Les enchantements de Circé échouerent contre la prudence d'Ulysse , qu'elle voulut asservir , et qui l'asservit elle-même. Je vous raconterai ces détails dans l'histoire de ce héros , dont elle eut , en moins d'une année , trois enfants...

Trois enfants, quand la mere est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

Il arrive quelquefois qu'une enchanteresse, par jalousie d'état, nous préserve des enchantements d'une autre. Circé avertit Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire, et de se faire attacher au mât de son vaisseau pour résister à l'attraction du chant des Sirenes, et éviter les écueils qu'elles habitoient auprès des côtes de Sicile. Ces trois sœurs étoient filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. On les nommoit Leucosie, Lydie et Parthénope. Leucosie tenoit des tablettes et chantoit, tandis que Lydie l'accompagnoit avec la flûte et Parthénope avec la lyre.

Parthénope donna son nom à une ville célèbre d'Italie, où l'on prétend qu'elle mourut. La ville de Parthénope ayant été détruite, Phalaris la réédifia, et la nomma Neapolis, Ville-neuve. Naples n'a point oublié le chant des Sirenes. Elle est encore la patrie des successeurs d'Orphée et l'école de la mélodie; mais, hélas! l'Amour trop souvent n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes.

Là, la muse du chant, craignant que de sa voix
Les combats ou la chasse ou la fraîcheur des bois
N'alterent l'organe fragile,
Lui laisse son arc inutile,
Et lui dérobe son carquois.

Les talens des Sirenes les firent admettre dans la société de Proserpine , puisqu'elles furent témoins de son enlèvement. Ce fut pour la chercher que les dieux leur accorderent des ailes. Mais elles ne conserverent pas long-temps leur plumage. Ayant osé disputer aux Muses le prix du chant , elles furent vaincues par leurs rivales , qui se couronnerent de leurs plumes. J'ignore si Calliope , mere des Sirenes , prit part à leurs dépouilles.

Mais j'apperçois , de temps en temps ,
 Plus d'une mere de famille
 Qui , malgré tout l'amour qu'elle a pour ses enfans ,
 Voudroit bien se parer des plumes de sa fille.

Les Sirenes , à l'aide du temps et de la vanité , se consolèrent peu à peu d'avoir été surpassées par des déesses ; mais elles ne purent survivre à l'affront d'avoir été vaincues par un mortel. Déjà les Argonautes, attirés par leurs chants, oublioient la conquête de la toison d'or ; déjà leur vaisseau dérivait vers l'isle fatale. Soudain Orphée monte sur le tillac , et , d'une voix divine , chante le combat des dieux. A ces accents inspirés par le génie , animés par la gloire , épurés par la vertu , le prestige se dissipe , le charme cesse , et le navire vogue à pleines voiles vers le rivage de Colchos. Les Sirenes , réduites au silence et au désespoir , jeterent leurs instruments dans la mer , et s'y précipiterent elles-mêmes.

Le dieu de l'humide séjour

Les y reçut en souveraines.

Elles firent depuis l'ornement de sa cour ;

La cour fut de tout temps le pays des Sirenes.

On pourroit les représenter d'abord sous la figure de jeunes nymphes tenant des instruments de musique ; après l'enlèvement de Proserpine , on leur donneroit des ailes ; après leur recherche infructueuse , des plumes et des pieds d'oiseau ; après leur arrivée chez Neptune , des nageoires et une queue de poisson.

L'image de Circé varie également suivant le temps et le lieu où elle est représentée. Accorde-t-elle sa main au jeune prince des Sarmates , c'est Vénus montant sur le trône de Paphos et de Gnide. Conjure-t-elle la perte de Scylla, la fureur ride son front, la rage s'exhale de sa bouche écumante ; les serpents sifflent et s'entrelacent dans ses cheveux hérissés ; l'orage gronde sur sa tête ; la foudre obéissante sillonne , à ses pieds , le cercle magique qui l'environne : un jour pâle et livide éclaire son attitude terrible, sa baguette menaçante , son voile noir , sa robe étincelante , et les coupes empoisonnées dont la vapeur s'élève vers les cieux épouvantés. Mais accueille-t-elle dans son isle le roi d'Ithaque et les héros qui l'accompagnent , les roses couronnent sa chevelure blonde et parfumée. La pudeur est sur son front , la persuasion sur ses levres. Son regard

exprime la langueur du desir , son geste la mollesse de la résistance. Sa robe transparente trahit les contours de sa taille flexible , et l'albâtre mobile de son sein agité. Les Zéphyrse jouent dans les plis de son voile , autour de ses bras arrondis et de ses pieds délicats. D'une main elle tient sa baguette entourée de fleurs , de l'autre elle présente en souriant , une coupe pareille à celle que je vous envoie par le porteur de ce message.

L'Amour vous donna de Circé
 La taille enchanteresse ,
 Son sourire , son œil baissé ,
 Son esprit , sa finesse.
 Comme Circé vous nous charmez ,
 Comme elle vous nous enflammez ;
 Mais pour qu'en tout vous souteniez
 Cet heureux parallele ,
 Je veux encor que vous ayez
 Une coupe comme elle.

Celui qui de ce vase aura ,
 Après vous , les prémices ,
 A longs traits y savourera
 L'amour et ses délices.
 D'espoir , de crainte , de desir ,
 Son sein va brûler et transir :
 Et quand sa bouche aura d'abord
 Bien épuisé la coupe ,
 Ses levres presseront encor
 Les bords de la soucoupe.

Ah ! si dans votre isle , à son tour ,
Aborde ma nacelle ,
Faites-moi , dès le premier jour ,
Devenir tourterelle.
Là , près de vous , je veux gémir ,
Et me consumer de plaisir.
Et quand je n'aurai plus enfin
Que quelques étincelles ,
Je m'éteindrai sur votre sein
En étendant mes ailes.

LETTRE LXXXIII.

CÉIX ET ALCYONE.

L'AMOUR, auteur de tant de maux,
 L'Amour, qui jusqu'au sein des flots
 Porta le trouble et les alarmes,
 Fit pleurer Amphitrite et les nymphes des eaux,
 Deux fois sur leur rivage a répandu des larmes.

Alcyone et Céix lui coûtèrent des pleurs.
 Son souffle de Borée adoucit les rigueurs
 Pour protéger encor ce couple aimable et tendre *;
 Et sa voix gémissante attendrit les échos,
 Quand l'Aquilon fougueux, aux rives de Sestos
 Éteignit le flambeau qui conduisoit Léandre.

Alcyone, fille d'Éole, avoit épousé Céix, roi
 de Trachine, fils de Chione et de Lucifer **.

Lucifer est ce dieu qui, dès l'aube du jour,
 Précède du soleil la jeune avant-courrière.
 Quand Phœbus étincelle au bout de sa carrière,
 Lucifer de la nuit annonce le retour;
 Et, sans trahir leurs pas, sa discrète lumière
 Conduit au rendez-vous l'Espérance et l'Amour.

* Les Alcyons.

** On le nomme *Lucifer* avant le lever, et *Vesper*
 après le coucher du soleil.

Céix jouissoit , près de sa chere Alcyone , de
cette inaltérable félicité qu'on n'entreprendra
jamais de peindre quand on l'aura bien sentie.

Ce n'étoit point ce délire amoureux

Qui s'éteint avec la jeunesse ,

Et dont le souvenir ne laisse

Que le néant d'un vuide affreux.

Ce n'étoit le plaisir , l'estime , la constance ,

L'amitié ni l'amour ; mais c'en étoit l'essence ,

Nectar délicieux dont le destin jaloux

Remplit si rarement la coupe des époux !

En épuisant , chaque jour , cette coupe céleste ,
Alcyone étoit devenue mere. Céix partageoit ,
avec ivresse , ses soins , ses peines et ses plai-
sirs. Quelquefois , pour lui renouveler le sen-
timent de leur félicité commune , il se plaisoit à
lui en tracer la peinture , comme on aime à pré-
senter un miroir à la modestie pour lui rappeler
qu'elle est belle. Appercevoit-il sur son front
quelque nuage de tristesse , il s'asseyoit près
d'elle , et lui disoit en la tenant embrassée :

Je ne t'ai pas vu sourire

Depuis le lever du jour.

J'entends ton cœur qui soupire :

Est-ce de peine ou d'amour ?

Pour chasser la rêverie

Qui s'empare de tes sens ,

Rappelle-toi , mon amie ,

Ton époux et tes enfants.

Au sein de notre famille ,
 Le soir , l'un et l'autre assis ,
 Dans mes bras je tiens ta fille ,
 Dans tes bras tu tiens mon fils.
 Sous les traits de leur jeunesse
 Je crois démêler tes traits ,
 Et j'embrasse , avec ivresse ,
 Le modele et les portraits.

J'apperçois sur ton visage
 Les traces de la douleur.
 J'en demande le partage ,
 Et j'en obtiens la faveur !
 Embrasse-moi ; je t'adore ;
 Pour mon cœur c'est un besoin...
 Notre baiser dure encore :
 La douleur est déjà loin.

Tel fut le bonheur d'Alcyone, tant que Céix n'eut d'autre ambition que celle de lui plaire. Mais bientôt la fortune, en étendant son empire et ses richesses, alluma dans son sein la soif des grandeurs. Ebloui de sa nouvelle puissance, il osa prendre le nom de Jupiter *, et son épouse s'apperçut qu'il en prenoit aussi le caractère et l'indifférence conjugale. Riche d'honneurs et pauvre de plaisirs, Alcyone, au sein de sa stérile opulence, regrettoit, chaque soir, sa féconde médiocrité.

La Grandeur et l'Amour s'accordent mal ensemble :
 L'une cherche l'éclat, l'autre l'obscurité.

* Apollodore, Liv. I.

L'une aime à découvrir toute sa majesté,
Dès qu'on aperçoit l'autre, il tremble
De laisser voir sa nudité.

Aussi, je l'aurai, jamais de la puissance
Je n'ai pu concevoir le suprême plaisir ;
Mais que je conçois bien la douce jouissance
De savourer son existence

Dans un modeste et vertueux loisir !
Ah ! que l'ambitieux du bonheur de sa vie
Trouble, à son gré, le fond pour la superficie :
J'ai besoin d'un bonheur moins brillant, mais plus sûr,
Qui ressemble, s'il est possible,
A cette source obscure, mais paisible,
Dont la surface est calme et le fond toujours pur.

Jupiter vit avec indignation un foible mortel
usurper le nom du roi des cieux ; et depuis ce
moment, la vengeance céleste plana sur la tête
de l'usurpateur.

Chione, suivant quelques auteurs, mere de
Céix, et, selon plusieurs autres, niece de ce
prince, fiere d'avoir épousé en même temps,
Apollon et Mercure, osa se préférer à Diane
elle-même. Cette témérité demeura long-temps
impunie. Diane, insensible à l'amour, n'étoit
point encore jalouse de sa beauté ; mais elle vit
Endymion, et Chione tomba sous ses traits.
Dédalion, pere de cette infortunée, se précipita
d'un rocher du mont Parnasse. Les dieux eurent
pitié de son sort, et le changerent en épervier.
Céix, effrayé des malheurs de sa famille, et

..

les regardant comme un sinistre présage pour lui-même, résolut d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Ceux qui le prétendent fils de Chione, assurent qu'il vouloit y conjurer le dieu de la médecine de rendre le jour à sa mere. Vous aimerez à penser, mon amie, que ce fut là le motif de son voyage;

Et d'après votre cœur jugeant le cœur d'un autre,
 Vous croirez que Céix, en écoutant sa voix,
 Pour sa mere fit autrefois
 Ce qu'aujourd'hui vous feriez pour la vôtre.

A la nouvelle de ce départ précipité, Alcyone, saisie de douleur et d'effroi, vole au rivage, apperçoit Céix, dont le pied touche la barque fatale, pousse un cri, se précipite, et, le visage et le sein inondés de larmes, s'écrie en embrassant ses genoux :

Que t'a fait la triste Alcyone!
 Quel crime a-t-elle donc commis
 Pour que son ami l'abandonne!...
 Si pourtant mon époux l'ordonne,
 A ses loix mon cœur est soumis;
 Mais au moins, en quittant celle qui vous fut chere,
 Pourquoi d'un perfide élément
 Voulez-vous braver la colere?
 Si l'aquilon repose en ce moment,
 Croyez-moi, son repos présage le tonnerre.
 Je suis fille d'Éole, et connois mieux que vous
 Les emportemens, le courroux
 Et l'inconstance de mon pere.

Confiez ce voyage à la mère des Dieux * ;
Elle vous conduira par des routes fleuries.
Les éclats de la foudre et les vents furieux
Et les flots écumants pour vous valent-ils mieux
Que le zéphyr des champs et l'émail des prairies ?
Chez Cybele, en quelques climats
Que Mercure guide vos pas ** ,
Rêvant à vous le soir, quand la nuit sera close,
Et vous introduisant au milieu des palais,
Sous l'asile du chaume ou l'ombre des forêts,
Je pourrai me dire : il repose ;
Reposons-nous. Mais sur les flots,
Point d'asile, point de repos.
J'interrogerai le nuage
Qui vers la mer prendra son cours,
Dans ses flancs je croirai toujours
Entendre murmurer l'orage :
Et si quelque banc de rameurs
Vient échouer sur ce rivage,
En proie à de sombres terreurs,
Ne songeant que mort et veuvage,
Je croirai répandre des pleurs
Sur les débris de ton naufrage !...

A ces mots, l'époux d'Alcyone, se croyant
encore son amant, interrompit ses plaintes par
un baiser, et lui dit, du même ton qu'autrefois :

* Cybele, déesse de la terre.

** Mercure, dieu des voyageurs.

Avant que de la nuit l'inégale courriere
 Ait deux fois dans les cieus achevé sa carriere,
 Je jure qu'en ces lieux je serai de retour.
 Si j'ai choisi la mer pour quitter ce séjour,
 C'est que les vents rendront, sur le liquide empire,
 Mon retour plus rapide et le trajet plus court.
 Attends-moi, je reviens. Souviens-toi que Zéphyre
 A des ailes comme l'Amour.

Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élançe sur
 le vaisseau, qui fend l'onde et fuit le rivage. Là,
 les bras étendus, immobile de douleur, Alcyone
 attache ses derniers regards sur son époux, sur
 le navire, sur la voile blanchissante, dont l'image
 fugitive s'efface et disparoit.

Alors, l'œil morne et la tête abattue, elle
 retourne lentement dans son palais, où chaque
 objet renouvelle ses regrets et son désespoir :

Cet asile silencieux
 Qui des secrets du roi fut le dépositaire,
 Ses habits, son armure éparsé sous ses yeux,
 Et cette alcove solitaire,
 Et ce lit tiede encor de leurs derniers adieux.

Mais bientôt la douleur cede à la crainte.
 Alcyone, pour le salut de son époux, prépare
 un sacrifice au souverain des ondes et au dieu
 des tempêtes. Je suis fille d'Éole, disoit-elle ; et
 peut-être ses fougueux enfants accueilleront-ils
 l'offrande et les vœux de celle qui doit le jour à
 leur pere.

Déjà le sang d'un noir taureau coule sur l'autel de Neptune. Tandis que ses prêtres le recueillent dans des coupes dorées, un énorme sanglier, l'œil farouche, le poil hérissé, se roidit contre le bras qui l'entraîne, approche et tombe en rugissant sous la hache sacrée. Les sacrificeurs jettent au milieu des flots les entrailles palpitantes, et rougissent l'onde amère de leurs coupes ensanglantées. Cependant, sur un rocher battu des vagues irritées, on immole une brebis noire, en conjurant à grands cris Eole et les orages. Ces sinistres accents sont de temps en temps interrompus par le chant des vierges couronnées de guirlandes, et conduisant à l'autel du Zéphyr un agneau qu'allait encore sa mère. Soudain le bûcher s'allume, et la vapeur des offrandes monte, avec l'encens, vers le trône de nuages où siège le roi des airs. En ce moment, Alcyone élève vers le ciel ses regards brillants de ferveur et d'espérance, et tombe à genoux en s'écriant :

D'une fille autrefois chérie,
Eole, entends les vœux et calme la douleur.
Mon père, souviens-toi que tu dois le bonheur
A celle qui te dut la vie.

Aux Aquilons impétueux
Interdis l'empire des ondes ;
Enferme leur essaim dans tes grottes profondes,
Et si leurs cris tumultueux

Menacent les remparts de ta retraite obscure ,
 Rappelle à tes enfants qu'Alcyone est leur sœur ,
 Et , s'il se peut , enchaîne leur fureur
 Des nœuds sacrés de la nature.

Redoutable amant d'Orithie * ,
 Epargne ce que j'aime , et jusqu'à son retour
 De ton souffle mortel comprime la furie .
 Tu sais , si tu connus l'amour ,
 Que d'un souffle dépend le bonheur de la vie.

Et toi dont l'esprit est si doux !
 Toi que j'aime à nommer mon frere ,
 Si jamais ta sœur te fut chere ,
 Zéphyr , protege mon époux .
 Si tu rends à mes vœux le héros que j'adore ,
 Quel encens envers toi m'acquittera jamais !
 Heureusement , pour payer tes bienfaits ,
 Il ne faut qu'un baiser de Flore ;
 Et quoique tu sois à ses yeux
 Plus beau que l'Amour même et plus frais que l'Aurore ,
 Après avoir fait des heureux ,
 Tu seras plus aimable encore .

Éole , s'il eût pu l'entendre , eût sans doute
 exaucé la priere de sa fille ; mais les noirs Autans ,
 en poursuivant le vaisseau de Céix , emportèrent
 l'encens et les soupirs d'Alcyone.

* Borée , qui enleva Orithie , dont il eut deux
 enfants , Calais et Zethès.

Cependant l'Espérance abrégeoit pour elle les heures qu'éternisoit la crainte. L'Espérance, sœur de la Piété, habite avec elle le sanctuaire des immortels. Alcyone, les mains chargées d'offrandes, alloit chaque jour la chercher dans le temple de Junon. Mais la reine des dieux, fatiguée d'entendre des vœux impuissants, et ne pouvant souffrir qu'un vain espoir fût le prix des sacrifices offerts en son honneur, ordonne à Iris, sa prompte messagere, d'aller détromper la crédule Alcyone.

Falloit-il la guérir de sa crédulité!
 Par elle si souvent, de la félicité
 Le rapide éclair se prolonge!
 Quand le bonheur tient au mensonge,
 Pourquoi dire la vérité!
 Si jamais vous cessiez de m'aimer, mon amie,
 Moi, qui jusqu'à la mort compte sur votre cœur,
 Laissez-moi mon erreur
 Pour me laisser la vie.

Iris, portée sur l'aile des Songes, pénètre dans l'asile où repose Alcyone, et se présente à sa pensée sous les traits de son époux. Mais ses yeux éteints, son teint livide, ses lèvres décolorées, ses cheveux et ses vêtements souillés de vase et d'écume, annoncent à son épouse quelle est sa destinée. A cette vue, elle pousse un cri, s'éveille, court au rivage, et, d'un œil égaré, cherche, sur le lointain des flots, l'objet qu'elle

tremble d'appercevoir. En vain ses compagnes affligées s'empresment de calmer son effroi. « C'est lui, s'écrioit-elle; c'est son ombre, je l'ai vue, je la vois encore. — Pourquoi, chere Alcyone, pourquoi vous livrer aux prestiges d'un vain songe? Ignorez-vous que les Songes, enfants de l'Erreur, se jouent sans cesse de la crainte et de l'espérance des mortels? Ce qu'ils disent n'est-il pas toujours le contraire de ce qu'ils semblent dire? et, puisqu'ils vous annoncent la perte de Céix, ne sont-ils pas les messagers de son retour? »

Alcyone, saisissant cette consolante idée, esuyoit peu à peu ses larmes, et, d'un air reconnoissant, sourioit à ses compagnes, qui chantoient en cueillant des fleurs :

Si le bonheur fait les beaux jours,
 Ne redoutez plus les orages.
 L'essaim fidele des Amours
 Loin de vous chasse les nuages.
 Il ramene du haut des cieux
 Phœbus vers Thétis attendrie,
 Et guide en ces aimables lieux
 Le bien-aimé vers son amie.

De joie et d'espoir bondissants,
 Les Tritons et les Néréïdes
 Font retentir de leurs accents
 Les échos des plaines liquides.

Les fleurs aux rives d'alentour,
 Sur les rochers, dans la prairie,
 Naissent pour orner le retour
 Du bien-aimé vers son amie.

Voyez dans le lointain des airs,
 Ces hirondelles, chaque année,
 Venant des bouts de l'univers
 Habiter le nid d'hyménée.
 Modèles de l'amour constant,
 Aux bords chéris de leur patrie
 Elles ramènent, en chantant,
 Le bien-aimé vers son amie.

Alcyone, attentive à ces chants qui berçoient sa douleur et ranimoient son espérance, promenoit ses regards rêveurs sur la vaste étendue de la mer unie et tranquille. Un rocher s'élevoit-il dans la vapeur azurée, c'étoit le vaisseau de Céix; et si quelque oiseau, si quelque nuage lointain traversoit l'horizon, c'étoit le pavillon ou les voiles du vaisseau.

Au milieu de ces illusions, un objet qui flotte lentement vient fixer sa vue incertaine. Point de mâts, point de voiles. « Ce ne peut être un vaisseau, » dit-elle en soupirant. Et soudain son imagination lui trace la forme d'une barque légère, qui, à la faveur du calme, précède et ramène peut-être son époux. Cependant, l'objet approche, et peu à peu la barque s'évanouit. Une blancheur terne, des cheveux noirs et flot-

tants, des bras immobiles et étendus, lui présentent par degrés l'image d'un malheureux, victime de la tempête. « Infortuné! dit-elle, que je plains ton épouse! » Et ses yeux, qu'elle détourne, se reportent involontairement sur cet objet d'horreur et de pitié. Plus le corps approche, plus il attire les regards et glace les sens d'Alcyone, aussi pâle, aussi froide que lui-même. Son époux, ce songe effrayant, ce corps livide, mais majestueux.... Quels sinistres rapports! Cependant elle ose douter encore. L'onde couvre à moitié ses traits... étrangers peut-être. Mais un flot souleve sa tête...

« Céix!... ah! cher époux!... et vous l'avez permis,
 « Dieux cruels qu'invoquoit ma crédule tendresse!
 « Céix! mon cher Céix! est-ce là ta promesse!
 « Voilà donc ce retour que tu m'avois promis!... »

En prononçant ces mots, étouffés par la douleur, elle s'élançe au sommet d'un rocher, dont la voûte menaçante s'avance au-dessus des flots. Tout le peuple attentif la suit d'un œil inquiet, et pousse un cri de terreur en la voyant se précipiter vers son époux. Mais bientôt le silence de l'étonnement étouffe le murmure de la crainte. Des ailes étendues suspendent Alcyone au milieu des airs. D'un vol paisible, elle plane sur le corps inanimé, le couvre de ses caresses, le réchauffe de ses baisers; et, lui communiquant sa nouvelle existence, elle voit du sein des flots

s'élever son époux, vêtu, comme elle, d'un plumage nuancé d'or et d'azur. Sous cette forme nouvelle, échappés à l'ambition et rendus à la nature, ils se retrouvent aux premiers jours de leur hyménée. Leur fidélité se prolonge avec leurs années; et quand la vieillesse a détendu les ailes de Céix, Alcyone, aidant encore son époux, le souleve au-dessus des ondes, et soutient sa course en voltigeant à ses côtés.

Éole, touché du sort de sa fille, fit assembler ses enfants, et, après leur avoir sévèrement reproché l'infortune de leur sœur, il les retint sept jours enchaînés dans son palais. Céix, profitant de l'absence de ses ennemis, construisit sur la mer tranquille une demeure flottante, où son épouse fit éclore les premiers gages de leur nouvel hyménée. Tous les ans, sous le regne de Borée, Éole pleure sa fille, bannit ses persécuteurs, et le même exil favorise les mêmes amours.

Grace aux immuables décrets

Du dieu qui tient les airs en son pouvoir suprême,

Les Alcyons, objet de ses tendres regrets,

Ont, tous les ans, sept jours de bonheur et de paix.
C'est peu, me direz-vous. C'est beaucoup quand on aime;

Et si des dieux la céleste bonté,
Des rapides instants de ma félicité,

Des retours de votre tendresse,

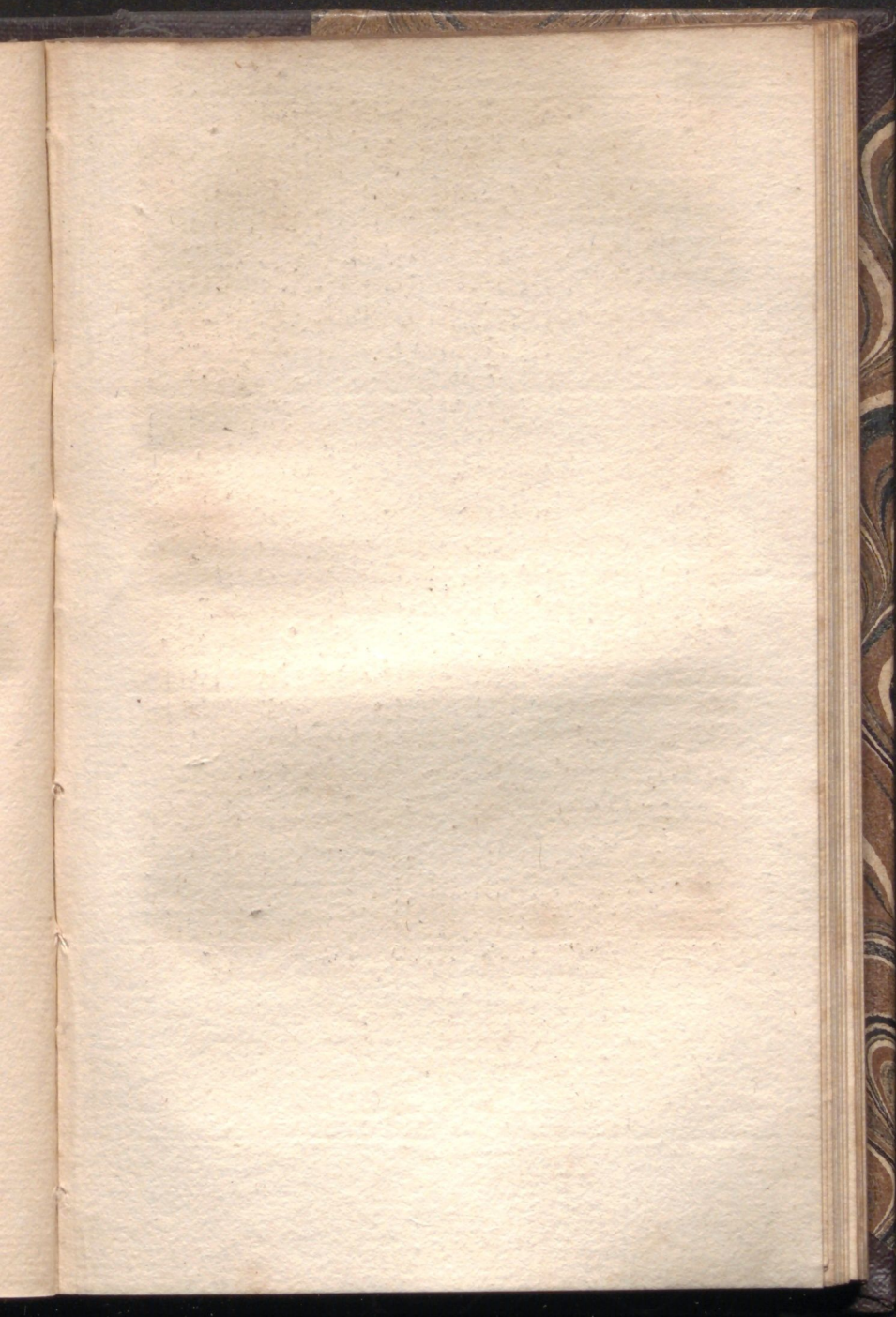
Et des éclairs de notre ivresse,

Et de ces regards dont le trait

Pénètre mon ame attendrie.



Et de ces mots touchants que jamais je n'oublie ,
Et de tous ces moments où l'amour me distrair
Des amertumes de la vie ,
Tous les ans , auprès d'Émilie ,
Me composoit sept jours de paix et de bonheur ,
Je n'exigerois d'eux , pour dernière faveur ,
Que de les ajouter aux jours de mon amie.





Si le bonheur fait les beaux jours.
Ne redoutez plus les orages.

LETTRE LXXXIV.

HÉRO ET LÉANDRE.

SUR les bords de l'Hellespont, au milieu des remparts de Sestos, s'élevait un temple célèbre, dédié à la mère des Amours.

C'est là qu'une tendre Vestale,
Prêtresse consacrée à la chaste Vénus*,
Cachait en rougissant, ses charmes ingénus
Sous une gaze virginale.
Pour calmer leurs tourments, quand les jeunes mortels
Venoient par des présents apaiser la déesse,
Leurs offrandes, avant d'arriver aux autels,
Tomboient aux pieds de la prêtresse.

A ces mots de *Chaste Vénus*, il me semble,
Émilie, que je vous vois malignement sourire.

Ce nom peu mérité vous surprendra peut-être ;
Apprenez donc qu'alors on adoroit
Vénus, non telle qu'elle étoit,
Mais telle qu'elle devoit être.

* On adoroit Vénus pudique ; Horace l'appelle
Venus decens.

Chaque année, au retour du printemps, ses fêtes attiroient à Sestos quelques amants heureux, une foule innombrable d'amants désespérés, et la multitude de ceux que l'amour naissant agite encore entre la crainte et l'espérance.

Léandre, atteint de cette épidémie
 Qu'à dix-huit ans on se plaît à souffrir,
 Alla prier la reine d'Idalie
 Dé le soigner, mais non de le guérir.

Le front couronné de myrte, il se présente à la porte du temple, traverse l'assemblée, les yeux baissés, pénètre jusqu'au sanctuaire, et, avec cette timide ferveur qui plaît tant aux déesses, dépose sur l'autel un nid de tourterelles et un vase de parfums. L'Adolescent, après une longue et pieuse extase, leve enfin les yeux et croit voir Vénus elle-même qui le regarde, rougit et agréé ses présents.

Sa méprise étoit naturelle :

Héro sur Vénus même eût emporté le prix,
 Puisqu'elle étoit plus sage et n'étoit pas moins belle.
 Tout ce qu'on eût pu dire en faveur de Cypris,
 C'est que l'autre Vénus étoit Vénus mortelle.

Mais est-on mortelle à dix-huit ans ! Les vœux de Léandre, en s'élevant vers Cythérée, s'égarent sur les pas de sa prêtresse. Retiré à l'écart, et cachant son trouble derrière une des colonnes du temple, il admire furtivement, au milieu de

la pompe des cérémonies, cette taille élevée, cette démarche majestueuse, ces traits enchanteurs, ce tendre sourire, et ces voiles voluptueux et les plis de cette robe flottante, que semblent se disputer les Zéphyr et les Amours. O si sa main pouvoit toucher cette main divine ! s'il obtenoit de ces yeux seulement un regard, de ces levres une parole seulement ! et si jamais il osoit leur répondre ! mais elle est si belle, et lui si timide !

Pour vous peindre son embarras, rappelez-vous, mon amie, ce premier moment, si redouté et si peu redoutable, où, sans prononcer un seul mot, nous nous dîmes tant et tant de choses ! Rappelez-vous ce cabinet, asile de l'étude et des arts, ce désordre du génie, ces tableaux, ces dessins, ces pinceaux épars, et ce demi-jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune, parsemé d'étoiles d'azur, qui s'entrelace dans vos cheveux, autour de votre cou, et noue, sur votre sein, une tunique blanche, dont les plis mystérieux se soulevent par intervalle. Mes yeux fixés vers la terre, n'ont osé s'élever jusqu'à vous, et pourtant rien ne leur est échappé. Et vous, dont les regards m'évitent si scrupuleusement, vous avez deviné ma pâleur, mon trouble, mon incertitude mortelle ; et votre main, en m'ordonnant foiblement de sortir, semble m'inviter à m'asseoir. Me voilà tout près

de vous, me détournant toujours et me rapprochant encore. O mon amie! le pénible silence! quoi! pas un seul mot sur mes lèvres! et sur les vôtres pas un soupir! Du moins si vos regards... mais vos larmes vous déroberoient les miennes.

Le lendemain je vous revis, et il me sembla que nous nous étions dit tout ce qu'on peut se dire. Votre front m'offrit ingénument, et ma bouche prit de même le baiser de la confiance; et nos cœurs, ainsi rapprochés, tressaillirent en reconnoissant qu'ils s'étoient rencontrés la veille.

Ces rencontres, quoiqu'elles aient toujours les charmes de la nouveauté, ne sont pourtant pas nouvelles, et sur-tout à la cour de Cypris. Léandre, dans le temple de la déesse, attendit, vers le déclin du jour, l'heure où le peuple, en s'éloignant, laisse la prêtresse au pied de l'autel solitaire. D'un pas tremblant il pénètre dans l'obscurité du sanctuaire. Héro paroît émue, mais non pas irritée. Elle se détourne, mais elle ne s'éloigne pas; elle se tait, mais sans lui imposer silence; il se tait lui-même; et le lendemain, à la même heure et dans le même lieu, il élève familièrement une voix profane. En vain la prêtresse emploie, pour l'interrompre, les prières, les menaces, et même le geste d'un prompt châtement.

Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
Et ses châtements aux caresses.

Chaque non est un oui ; chaque larme un aveu ;
 Et pour exaucer sa priere,
 Il faut l'interpréter souvent en sens contraire ;
 Car ce qu'il craint le plus , est toujours ce qu'il veut.

« Au nom des dieux , » répétoit la prêtresse,
 d'une voix mal assurée , « retournez , jeune étranger ,
 aux bords qui vous ont vu naître , quittez
 un espoir auquel mille obstacles s'opposent :

« Ma vertu... — La vertu qui conduit au bonheur ,

« Ne peut être un obstacle à celui de vous plaire.

— « Mais le devoir sacré de mon saint ministère ,

« Et Cythérée et sa rigueur...

— « Rassurez-vous : la reine de Cythere

« N'exigera jamais , pour son honneur ,

« Qu'en vouant vos appas aux loix de la pudeur ,

« Chez elle vous fassiez ce qu'elle n'a pu faire.

« Craignez à tant d'attraits d'unir trop de vertus ;

« Les dieux sont nés jaloux ; leur haine est éternelle.

« C'est beaucoup pour une mortelle

« D'être aussi belle que Vénus ;

« C'est trop d'être plus sage qu'elle.

— « Mes sévères parents m'ont ordonné ces vœux ,

« Et ne me permettront jamais de m'y soustraire.

— « De quel droit ? Le bonheur n'est-il fait que pour eux ?

« Et si votre pere est heureux ,

« Peut-il vous reprocher d'imiter votre mere ?...

— « Léandre , croyez-moi , renonçons à l'espoir

« De nous parler et même de nous voir.

« J'habite , au bord des flots , une tour solitaire.

« Là , je consume mes beaux jours

« Sous les loix d'une esclave affidée à mon pere.

« Son cœur, depuis trente ans délaissé des Amours,
 « Dort éternellement, ses yeux veillent toujours.
 « Et de cette retraite sombre
 « Garde-t-elle l'entrée? — Oui. — J'y pénétrerai.
 — « Mais la mer nous sépare. — Oh! je la franchirai.
 — « Si l'on vous voit!... — La nuit me prêtera son ombre.
 — « Quoi! sans guide? — Et mon cœur! — Les vents. — J'arriverai.
 — « Mais les écueils, mais la tempête,
 « La foudre... — Épargneront l'amour;
 « Et si, pour vous, ma mort s'apprête,
 « Je ne mourrai qu'à mon retour. »

En parlant ainsi, leurs mains se sont rencontrées, et déjà se tiennent enchaînées sur l'autel, lorsque l'esclave vient avertir la Prêtresse que la nuit la rappelle dans sa demeure. L'amant s'échappe dans l'ombre, et trouve sur les degrés du temple ses amis prêts à s'embarquer pour retourner aux remparts d'Abydos, située sur l'autre rive de l'Hellespont. Léandre les suit à regret, et vogue tristement vers sa patrie, tandis qu'en soupirant, Héro regagne lentement sa retraite escarpée.

Déjà les jeunes habitants d'Abydos s'élancent sur le rivage, se dispersent, et vont raconter à leurs familles rassemblées les merveilles et la pompe des fêtes de Sestos. Léandre, seul, assis sur un rocher désert, mesure et dévore en silence l'espace qui le sépare de son amante, et cherche vainement, sur le rivage opposé, cette tour qu'enveloppent déjà les ténèbres.

Pendant le vent s'éleve et les astres de la nuit s'obscurcissent. Héro, palpitante d'espoir et de crainte, leve un œil timide vers sa sévère compagne, et lui dit, d'un air ingénu :

- « L'Aquilon ramene l'orage.
 « Je ne sais quel pressentiment
 « Semble m'annoncer le naufrage
 « De quelque malheureux amant.
 « Je frémis en songeant qu'une épouse craintive ,
 « Jusqu'au soleil naissant , attendant son retour ,
 « Le trouvera demain étendu sur la rive ,
 « Ou brisé sur l'écueil qui borde cette tour.
 « Vénus aux malheureux veut qu'on soit secourable :
 « Sur le haut de la tour allumons un flambeau ,
 « Peut-être cet astre nouveau
 « Sauvera quelque misérable.
 « Les dieux nous sauront gré du bien qu'il nous devra ,
 « Et , tôt ou tard , l'Amour nous le rendra.
 — « L'Amour, lui répondit la vieille courroucée.
 — « Hélas ! reprit la jeune, en soupirant tout bas ,
 « Si je médite un bienfait, ce n'est pas
 « Pour en être récompensée ;
 « Un sentiment plus pur occupe ma pensée,
 « Vous le partagez avec moi :
 « Je vous estime et je vous croi
 « Le cœur trop délicat , l'ame trop bien placée
 « Pour laisser échapper le plaisir d'un bienfait ,
 « Et d'obliger l'Amour même sans intérêt. »

Lorsque, dans le cœur d'une femme, l'amour est éteint ou endormi, l'amour-propre, dit-on,

lui succede, ou plutôt il occupe seul un empire que , jusqu'alors, il avoit partagé. Moins tendre, mais aussi crédule que son frere, on le gouverne, comme lui, par la flatterie et les caresses. Héro en fit l'heureuse expérience : l'amour-propre de sa surveillante , pour soutenir un éloge qu'elle ne méritoit pas , tyrannisa son caractere, et le dénatura au point de la rendre un instant généreuse. Elle se leve, saisit un flambeau, l'allume, et, d'un pas précipité gravissant tous les degrès de la tour, elle attache entre les créneaux le fanal dont le vent excite et agrandit la flamme ; puis, d'un air satisfait, elle revient s'asseoir auprès de la Prêtresse, qui lui dit avec l'accent de la reconnoissance : « Si vous saviez combien vous m'êtes chere, et comme la bienfaisance vous rend aimable ! je suis assurée qu'il n'existe pas un seul amant qui, dans cet instant, pût vous voir sans vous aimer.— Sans m'aimer, » répond-elle en rêvant. Heureux prestige de l'imagination ! aimable et dangereuse magicienne !

Elle prête à l'hiver tous les feux du printemps,
Rend au jour pâlisant tout l'éclat de l'aurore,
Et par elle, quand l'âge aura glacé mes sens,
Je croirai vous aimer et le prouver encore.

Tandis que, dans ce triste asile, la jeunesse espere et que la vieillesse rêve l'espérance, au milieu du tumulte des vents et des vagues, un cri perçant se fait entendre... « Ah ! s'écrie la

vieille en tressaillant, c'est la voix d'un jeune homme? — Croyez-vous? dit Héro, qui l'avoit reconnu avant elle. — Si je le crois! regardez à travers ces grilles, l'apercevez-vous à la lueur de notre flambeau? Il n'est plus qu'à vingt pas du rivage. Voyez comme il franchit les vagues! comme il passe légèrement entre les écueils, comme il aborde au pied de la tour, comme il escalade le rocher qui nous sert de rempart! Quel instinct l'entraîne si rapidement vers notre demeure? On croiroit qu'il vient y chercher.... — du secours, interrompt la Prêtresse tremblante; et, puisque vous avez déjà sauvé ses jours, vous ne laisserez pas sa vie en danger, ni votre bienfaisance imparfaite. Non, non, ma chere fille, reprit vivement la compagne en descendant précipitamment vers le rocher; et je jure, par Cupidon, de le rendre sain et sauf à son épouse. — Hélas! que l'Amour vous entende!

A ces mots, tendant au malheureux une main secourable, la surveillante l'introduit dans l'asile de la Prêtresse. Léandre essoufflé de fatigue et palpitant de joie, tend les bras à son amie, interdite et muette comme lui. La vieille empressée, l'accable de tendres soins, de questions importunes, et de réflexions indiscrettes: — « Le beau jeune homme! que c'eût été dommage! D'où veniez-vous? où alliez-vous? quel est votre nom? votre âge? quatre lustres au plus? avez-vous encore vos parents? êtes-vous riche? aimez-

vous?... — Oui, s'écrie Léandre en recouvrant la voix. — Et vous aime-t-elle? Ici Léandre baisse les yeux. Pourquoi vous taire, ajoute Héro? — Si elle ne m'aime pas. — Il faudroit qu'elle fût bien ingrate. — Et elle ne doit pas l'être, poursuit l'esclave, car elle est jeune et belle sans doute? Léandre, pour toute réponse, regarde son amie. — Sera-t-elle bientôt votre épouse? — Hélas! dit le jeune homme, si le nœud de l'hyménée consiste dans le serment du cœur, j'ai reçu le sien.... — Elle est votre épouse, s'écria la Prêtresse.... — Pas tout-à-fait encore, interrompit la vieille. Ce serment est-il ancien? — Nous le prononçâmes hier dans le temple et sur l'autel de Vénus. — De Vénus?... Prenez garde, jeune étranger! Connoissez-vous celle devant qui vous parlez? Vous voyez la Prêtresse elle-même. A-t-elle reçu vos serments? (Héro rougit.) Vous a-t-elle engagé le cœur de votre épouse? (Héro baissa les yeux.) Apprenez que sans elle votre hymen ne peut s'accomplir (Héro se couvrit de son voile), et que ce voile et son silence vous accusent d'avoir trahi la vérité. — Il ne l'a point trahie, dit la Prêtresse d'une voix troublée. — Eh! comment, hier, assise tout le jour au pied de l'autel, n'ai-je pas été témoin de leurs serments? — L'univers les ignore. — Dieux vengeurs! un hymen clandestin! »





..... -Où - j'y pénétrerai -
 Mais la Mer nous sépare -oh je la franchirai.



- « Eh ! qu'importe qu'il soit ignoré sur la terre ,
 « S'il est avoué par les dieux ?
 « L'Olympe , hier , du haut des cieux ,
 « Descendit , à ma voix , dans l'ombre du mystere ,
 « Et nous environna de sa divinité.
 « C'est sous les yeux de l'antique Cybele ,
 « Mere de la Fidélité ,
 « De Junon , qui soutient la constance éternelle ,
 « Et l'ardeur et les soins de la maternité ,
 « De l'austere Pallas , qui donne la sagesse ,
 « De Vesta , dont la flamme épure la tendresse ,
 « De tous les dieux enfin , immortels protecteurs
 « De la félicité , des vertus et des mœurs ,
 « Que , constant à jamais , à jamais vertueuse ,
 « Au nom d'Hymen , au nom d'Amour ,
 « Nous nous jurâmes tour à tour ,
 « Moi de le rendre heureux , lui de me rendre heureuse...
 — « Vous !... ô crime !... — Telle est la rigueur de mon sort.
 « L'orgueil du sacerdoce et son joug solitaire
 « Changeoient mes plus beaux jours en une lente mort.
 « Pour rompre ces liens , il est vrai que mon pere
 « Me présente un époux , mais quel époux , grands dieux !
 « Toi qui le connois , toi dont le cœur généreux
 « A mes vœux fut toujours propice ,
 « Tu sais que , de l'autel en passant dans ses bras ,
 « Je n'aurois fait que changer de supplice.
 « Si c'est mourir , que vivre , hélas !
 « Privé d'un objet qu'on adore ;
 « Vivre pour ce qu'on n'aime pas ,
 « C'est mourir cent fois plus encore.
 « Ah ! puisqu'aux loix d'un maître il nous faut obéir ,
 « N'est-il pas naturel au moins de le choisir ?

- « Et peut-on exiger du devoir d'une fille ,
 « Qu'elle enchaîne au hasard et son cœur et sa main ?
 « Trop de soumission compromet son destin
 « En exposant un jour l'honneur dont elle brille.
 « Si Vénus n'avoit pas écouté sa famille ,
 « Auroit-elle épousé Vulcain ?
 « Et dans le sein d'un bon ménage ,
 « Soumise , par son choix , aux desirs d'un époux
 « Plus digne d'elle et moins jaloux ,
 « Ne seroit-elle pas plus heureuse et plus sage ?
 « Tu le vois , c'est pour ma vertu
 « Que je te presse , te supplie
 « De céder à mes vœux. Lorsque j'aurai vécu
 « N'adorant que l'époux dont le cœur m'a choisie ,
 « J'en jure par les dieux , je n'oublierai jamais
 « Qu'à tes soins j'aurai dû la pureté , la paix ,
 « Et l'innocence de ma vie.
 « Mais le bonheur se cache et veut être ignoré :
 « Sur le mien garde le silence ;
 « Et nous prions tous deux l'Amour pour qu'à ton gré
 « Sa mere ou lui te récompense... »

J'ignore ce que répondit la confidente, mais je sais que les jours suivants, elle alluma le flambeau précisément à la même heure ; que bientôt même elle s'en fit un devoir et puis une habitude.

Cependant l'hiver approchoit ; l'hiver, si doux pour les amants réunis dans un même asile ! si cruel pour ceux dont les demeures sont séparées !

Un matin, Héro, triste et pensive, embrassoit son époux en silence, et soupiroit en lui cachant ses larmes.

— « Tu soupîres, ma tendre amie ?

— « Non. — Qu'as-tu donc ? dis-le-moi, je t'en prie !

— « Rien ». Or, qui connoit bien le cœur de la beauté,
Et sa discrétion et sa timidité,

Sait que, sur ses lèvres de roses,

Rien veut dire beaucoup de choses.

Léandre insista donc, et, à force de prières et de caresses, il obtint enfin cette réponse entrecoupée de sanglots :

« Si tu conçois combien je t'aime,

Juge quel est mon désespoir

Quand je suis réduite moi-même

A te défendre de me voir !

Mais il le faut ! Borée a fermé la carrière

Que tu franchissois chaque soir.

Attendons, mon ami, la saison printannière.

Adieu. Séparons-nous ; et, si je te suis chère,

Pars, je le veux, pars, cher amant ;

Crains, si tu tardes un moment,

Que je ne veuille le contraire. »

Léandre résiste long-temps. Héro lui reproche sa résistance, prie, presse, ordonne, exige qu'il parte sans différer. Il obéit enfin. Hélas ! dit-elle, il a bientôt obéi !

Le soir, soit oublié de l'épouse, soit habitude

..

de la confidente, le flambeau brilloit au sommet de la tour. Léandre, des rives d'Abydos, l'aperçut à travers la vapeur des frimas. Soudain, regardant ce signal comme le rappel de son exil, il vole au rivage; mais les vagues irritées opposent à ses efforts leurs mobiles remparts et leurs gouffres menaçants. La mer se gonfle, les nuages roulent, s'étendent, et le flambeau disparaît. A cette vue, le malheureux amant se croyant exilé de nouveau, seul, au milieu des ténèbres et du deuil de la nature, gagne, à l'abri d'un rocher, la cabane d'un pêcheur. Là, pour soulager sa douleur, il trace à la lueur d'une lampe rustique, ses souvenirs et ses regrets. Le pêcheur, au lever du jour, devoit aller à Sestos. Léandre, que le jour n'avoit jamais surpris sur ce rivage, dans les temps mêmes de son bonheur, n'osa, dans le temps de son adversité, concevoir même la pensée d'y voir l'aurore. Un tel excès de délicatesse est admirable sans doute; aussi vaut-il mieux, je crois, l'admirer que l'imiter.

A l'amour trop souvent le scrupule est funeste.
 Je sais qu'en l'esquivant, pour un tel procédé
 A toute outrance on est grondé,
 Maltraité, chassé; mais on reste.

L'amant scrupuleux demeura sur le rivage, et après avoir couvert sa lettre de baisers, il la ferma et la remit au passager.

Héro, depuis un jour solitaire et déjà repen-

tante, aperçoit la barque du haut de sa tour, et vole vers la rive, en remerciant intérieurement son ami de sa désobéissance. Oh ! comme elle va se plaindre et le récompenser de sa témérité ! Mais en arrivant, elle n'aperçoit qu'un matelot, chargé pour elle d'un billet qu'il lui présente. « Hélas ! dit-elle, en regardant tristement la barque, il pouvoit venir, et il écrit ! » Cependant elle ouvre la lettre et lit, en essuyant ses pleurs :

« L'Aquilon gronde sur ma tête ;
Chargés d'écume et de frimas,
Les flots mugissent sous mes pas,
Mais mon cœur franchit la tempête.
En vain Borée et les Autans
Nous poursuivent dans les ténèbres ;
Malgré l'ombre et leurs cris funebres,
Je te vois, et toi, tu m'entends.

Elle m'est à jamais présente
Cette silencieuse nuit
Où vers toi je nageai sans bruit
Sur la mer calme et transparente.
De Phébé la pâle clarté
Blanchissoit l'onde et le rivage,
Là j'entrevois ton visage,
Ta robe et ton voile argenté.

Toi-même, non loin de la rive,
Dès que tu pus me découvrir,
Vers moi je te vis accourir,
D'amour palpitante et craintive.

Déjà les flots couvrent tes pieds :
 Bientôt ils gagnent ta ceinture,
 Mais j'arrive, je te rassure,
 Et tes genoux seuls sont mouillés.

Dans ta demeure solitaire,
 Près de ton feu tous deux assis,
 De mes cheveux, de mes habits
 Tes mains expriment l'onde amère.
 Quel souper! quels doux entretiens!
 Que de baisers sur notre bouche,
 Que de volupté sur ta couche!
 Que de fois!... mais tu t'en souviens.

Réduit sombre, adorable asile,
 Petit foyer, lit amoureux,
 Sièges, coussins voluptueux,
 Lampe obscure, alcove tranquille,
 Jusqu'au moment de mon retour,
 Au doux objet de ma tendresse
 Retracez mes feux, mon ivresse
 Et les songes de notre amour. »

Pendant cette lecture, Héro avoit plus d'une fois pâli de dépit et rougi de souvenir. En proie aux sentiments confus qui l'agitent, elle referme la lettre, l'ouvre encore, la relit, et d'une main égarée trace rapidement sa réponse :

« D'un inconnu j'ai reçu ton message.
 Je crois te voir luttant contre l'orage.
 J'accours, je vole... et c'est un étranger!
 Et vous m'aimez! vous?... mes feux, mes alarmes,

Mon abandon , mon désespoir , mes larmes ,
Tu ne vois rien ; et tu vois le danger !

Quand ma raison t'interdit ma présence ,
Mon cœur , croyant supporter ton absence ,
Bravoit un mal qu'il ne connoissoit pas.
Il est affreux ! il m'obsède , il me tue ;
Et de langueur ton amante abattue
Meurt en baisant la trace de tes pas.

Quand vous quittez celle qui vous fut chere ,
Les jeux , les arts , les honneurs et la guerre
Viennent remplir le vuide tour à tour.
Vous rêvez peu ; mais une pauvre fille ,
En maniant les fuseaux et l'aiguille ,
Rêve sans cesse et ne rêve qu'amour.

Cruel ! pourquoi retracer à mon ame,
Et nos transports et mes feux et ta flamme ?
En parle-t-on quand on peut les sentir !
Pour te borner à peindre notre ivresse ,
Attends , ingrat , attends que la vieillesse
Nous ait tous deux réduits au souvenir.

Sortant des flots de la mer écumante ,
Comme il est doux , auprès de son amante ,
D'entendre au loin la tempête mugir !
De recevoir un baiser pour l'orage ,
Deux pour la crainte , autant pour le courage ,
Vingt pour la peine et cent pour le plaisir !

Ah ! si l'honneur , si la pudeur austere
N'avoient besoin des ombres du mystere ,

Comme déjà j'aurois volé vers toi !
 Mais toi qui peux te passer de son ombre ,
 Que tardes-tu ?... Non... dès que la nuit sombre
 Aura couvert le rivage , attends-moi . »

Que jet'attende ! répétoit Léandre en frémissant de dépit et d'effroi ; et déjà la nuit déployoit ses voiles , et le fidele flambeau brilloit sur le haut de la tour. L'impétueux amant s'élançe au milieu des vagues , lutte avec effort contre elles , les surmonte et s'éloigne du rivage.

Héro , fidele à sa promesse , se dispose à partir ; mais la tempête s'oppose à son passage , et sa compagne , embrassant ses genoux , l'arrête au bord des abymes qui s'ouvrent pour l'engloutir. Cependant les vents soufflent , le flambeau s'éteint , la mer s'élève , et le désespoir de la jeune épouse s'accroît avec l'orage.

« Grands dieux ! » s'écrioit-elle , éplorée , éperdue ,
 « Moi qui jamais n'attendis vainement
 « Les promesses de mon amant ,
 « Serai-je donc par lui vainement attendue ! »

Telles furent ses plaintes jusqu'au retour de l'aurore. Alors sa compagne , la voyant pâle et immobile , prit l'abattement de la douleur pour le calme du repos , et crut pouvoir elle-même se livrer au sommeil. Mais à son réveil sa maîtresse étoit disparue. Elle la cherche vainement , l'appelle d'une voix tremblante , et pressant ses pas

tardifs, elle arrive au sommet de la tour. Là, parcourant d'un regard inquiet la mer et ses rivages, au pied d'un rocher, entre les roseaux, elle aperçoit quelques vêtements, et reconnoît le voile de la Prêtresse; elle y vole et la trouve pâle et tiède encore sur le corps livide et glacé de son amant.

En voyant moissonner, à peine en son printemps,
Ce couple que l'amour enivroit de ses charmes,
Ses yeux desséchés par le temps
Retrouverent encor des larmes.

Le lendemain, les habitants de Sestos, en longs habits de deuil, se rassemblèrent sur le rivage. La douleur y réunit tous les époux qui sentoient le prix du bonheur d'aimer, et les vieillards, et les adolescents qui soupiroient ou de n'aimer déjà plus ou de n'aimer pas encore. Leurs mains, après avoir couvert de fleurs et de parfums ces deux victimes de l'amour et de la fidélité, les déposèrent au pied de la tour, dans un même tombeau; et ce dieu, qui m'inspire quand je vous écris, mon amie, leur dicta ces vers, qu'ils tracerent sur un marbre de Paros.

Amants, puissent les dieux vous réserver le sort
Des fideles époux que ce tombeau rassemble!
Ils s'aimèrent jusqu'à la mort,
Pérèrent l'un pour l'autre, et reposent ensemble.

LETTRE LXXXV.

JOURNÉE MYTHOLOGIQUE.

Vous souvient-il, mon aimable amie, de tous ces instants de gaieté scientifique, où, pour nous rappeler nos vieilles lectures, nous prêtons aux moindres personnages et aux plus petites actions de nos contemporains, le nom des héros les plus fameux, et des événements les plus mémorables de l'antiquité? Une jeune fille passe-t-elle un réchaud à la main, c'est une Vestale, peut-être, portant le feu sacré. Une autre nous offre-t-elle des pains ou des gâteaux, c'est une jeune Prêtresse, présentant les corbeilles de Cérès. Cette beauté matérielle qui marche entre deux guerriers, est la belle Cléopâtre qui trompe César, trahit Antoine, et périra victime d'un serpent caché sous les fleurs.

Ainsi, dans ces entretiens où la gaieté rend l'esprit indulgent, où tout ce qui fait rire est bien, la Folie parodiant l'auguste Antiquité, égaie bien ou mal ce que nous appelons nos Journées historiques.

Or, pour nous rappeler également une partie des personnages et des événements fabuleux,

j'ai projeté ce matin de passer avec vous une journée mythologique, composée des événements les plus simples. Vous allez vous éveiller; nous descendrons au jardin, nous dînerons, puis nous traverserons la ville pour aller dans la campagne. A notre retour nous causerons, vous me direz bonsoir, et je m'en irai seul!

Rien de plus commun que ces détails; mais entourés des prestiges de la Fable, ils vont prendre une teinte de sentiment et de grace, quelquefois même un appareil de grandeur et de dignité.

Voici le jour, commençons:

Déjà la Nuit tranquille, en repliant ses voiles
Parsemés d'azur et d'étoiles,
D'un vol silencieux plane vers les enfers.
Lucifer la poursuit, et la naissante Aurore
En souriant promet à l'univers
Le beau jour, les plaisirs, les feux qui vont éclore.
Mais, si jeune auroit-elle éprouvé des malheurs?
Pourquoi ses larmes sur la terre
Viennent-elles baigner le calice des fleurs?
Ah! la source en est pure et doit plaire aux bons cœurs.
Dans leur cristal mouvant reconnoissez les pleurs
D'une fille annonçant le retour de son pere....
Que dis-je! sur le lin vos charmes étendus
Pressent en ce moment la plume de Cygnus;
Cependant que Phœbus dans sa vaste carrière
S'avance en conquérant, et d'un trait radieux
Perçant autour de vous les voiles du Mystere,

Effarouche Morphée. Il s'enfuit, et vos yeux,
Libres de ses pavots, s'ouvrent à la lumière.

La Pudeur aussi-tôt vous offre un vêtement
Dout la Simplicité forme votre parure.

Comus tresse légèrement

Les trésors ondoyants de votre chevelure.

L'Amour frappe à la porte; elle s'ouvre à moitié;

Mais il n'ose entrer seul. Je prends sa main tremblante;

Il me suit; je vous le présente

Comme frere de l'Amitié.

En admirant vos traits, ce dieu voudroit encore

Qu'un bouquet ornât votre sein,

Et l'heure du repas vous appelle au jardin:

Visitons les trésors de Pomone et de Flore.

Mimerve m'a donné ces jeunes oliviers.

Ces sont des rejetons de l'olivier d'Athene.

Cette vigne est un don que le joyeux Silene

M'apporta sur son âne, escorté des guerriers

Qui du vainqueur de l'Inde adorant les merveilles,

Après avoir goûté le doux nectar des treilles

Se rendirent tous prisonniers.

Quel peuple intéressant habite cette enceinte!

Le jeune Cyparis sur cette urne incliné,

A ses pieds voit Zéphyr caresser Hyacinthe,

Et Narcisse y fleurit à l'ombre de Daphné.

Ajax respire ici sous la fleur azurée

Qui retrace son nom. Là, Clytie éplorée,

Vers le char du soleil se tournant lentement,

Oppose ses rayons à ceux de son amant.

L'anémone a fleuri, la rose vient d'éclorre;

L'innocente rougeur dont elle se colore

Est le sang de Vénus versé pour Adonis.
Leur sang et leur destin dans ces lieux sont unis :
Vénus rougit la rose , Adonis l'anémone.

Mais quelle est cette vieille apportant un panier ?
C'est sans doute Vertumne. Il vous prend pour Pomone ;
Fuyons ; je dois me défier
De ses discours flatteurs et de son imposture.

Il approche... Ah ! je me rassure :
C'est la femme du jardinier.

Elle vient nous offrir les trésors de l'Automne
Dans l'osier couronné des pampres de Bacchus ;
Les gâteaux de Cérès , la grappe d'Érigone ,
La pomme de Paris , la pêche de Vénus ,
La mûre de Thisbé , le fruit qu'aux Hespérides

Le héros de Thebe enleva ,

Avec les pommes d'or , dont l'attrait captiva
D'Atalante les pas rapides.

Ce fruit n'a rien perdu de son charme fatal.

Atalante fuit-elle , Hippomene lui jette

La pomme d'or , elle s'arrête ,

Il l'atteint ; je l'ai vu dans le Palais royal.

Mais l'art captive ici les fleurs et la verdure ;

Allons dans la campagne admirer la Nature ,

Et sur ces gonds forgés par l'époux de Vénus ,

Ouvrons cette cloison consacrée à Janus.

Fions-nous à ses soins , mais fermons la serrure.

Saluons , en sortant , ces dieux Termes postés

Pour protéger nos murs et nos propriétés.

Hélas ! ces dieux trop bons , pour prix de leurs services ,

Se laissent entourer d'étranges sacrifices !

Évitons leur encens. Devant ce forgeron,
 Quel est ce rustre armé d'un gros bâton,
 Qui montre l'ours? C'est Mercure lui-même
 Qui chante au bruit du marteau,
 Et fait danser Calisto
 Pour amuser Polyphème.

C'est encor lui sur ce tréteau :

Le voilà médecin à quatre sols par tête.

« Quels mortels insensés voudroient à si bas prix

« Ne pas avoir la fièvre afin d'être guéris?

« C'est un marché tout d'or! » on écoute, on s'arrête,

« Il descend de voiture et repart aujourd'hui,

« Hippocrate vers nous l'envoie en ambassade;

« Mais il expédie!... Avec lui,

« C'est un plaisir d'être malade.

« Son remède est universel :

« C'est le chef-d'œuvre d'Esculape.

« Jeune ou vieux, qui le prend, le jour même en réchappe,

« Ou meurt... Mais, dans ce cas, la volonté du ciel. »

N'en risquons pas l'épreuve; et gagnons la campagne,

Mais au bout du faubourg, près de ce cabaret,

Quel est ce chanteur aigre, armé d'un maigre archet,

Raclant un violon qui grince et l'accompagne?

Approchons; c'est peut-être Apollon déguisé.

Apollon! C'est lui-même. Un chansonnier de place!

Où, le peuple rimeur a métamorphosé

En chansonnier du coin le maître du Parnasse.

Voyez sur le rivage errer ce long troupeau.

Le taureau poursuit la génisse,

Le ravisseur d'Europe aime la jeune Io.

Près d'eux, je vois brouter les compagnons d'Ulysse.

La bague à la main, un jeune pastoureaux,
 Affublé d'un petit manteau,
 Les suit sur son baudet qui trotte à l'aventure.
 Le berger chante, et l'âne à chaque pas,
 Marche à côté de la mesure.
 Vous riez ? C'est encore Apollon ou Mercure
 Grimpé sur le roi Midas.

Au sein de ce lac immobile,
 Qui peint le ciel et les oiseaux,
 Vous ne voyez qu'une eau tranquille;
 Moi, j'aperçois sous les roseaux
 Une Naiade fugitive
 Qui vous dit, d'une voix craintive :
 « Sur ma fougère viens t'asseoir.
 « Mes joncs, mes saules, ma verdure
 « Couronneront ta chevelure,
 « Et mon sein sera ton miroir. »
 Hâtons-nous de fouler cette mousse légère.
 Le jour pâlit; Phœbus voile son front serein;
 Des Autans orageux le murmure lointain
 Aux Zéphyrus déclare la guerre;
 Leur essaim prend la fuite, et la pluie, à grands flots,
 De cercles redoublés va sillonner les eaux.

Les Hyades pleurent leur frere
 Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
 Le roi des cieux, touché de leur douleur amère,
 En vain les transporta dans son brillant séjour;
 Les consolations qu'on reçoit à la cour
 Jusques au cœur n'arrivent guère.
 Mettons-nous à l'abri sous ce feuillage épais,
 Et de ce bosquet sombre invoquons la Dryade.

..

L'orage continue ? Entrons chez l'Oréade
 Qui préside à cet antre frais.
 Cependant la nuit vient ; l'éclair part , le ciel gronde,
 Sur ses vieux fondemens , qui fait trembler le monde ?

Au moment où Vulcain , des forges de Lemnos
 Apporte la foudre à son pere ,
 Mars vient prendre congé , car il part pour la guerre.
 Jupin , qui veut flatter et gagner le héros ,
 Le fait entrer au bruit de son nouveau tonnerre.
 Tout l'Olympe s'assemble , et tandis qu'en leurs coins
 Les tristes Hyades gémissent ,
 Jupiter parle , tonne , et les dieux applaudissent
 D'autant plus qu'ils entendent moins.
 L'allégresse fermente et les cieus retentissent
 D'un murmure confus ; les courtisans jamais
 Ne se taisent quand ils jouissent.
 Éole et ses enfans d'allégresse frémissent ;
 Écho reedit leur joie aux antres des forêts.
 Ainsi , ce qui chez nous produit une tempête ,
 Dans l'Olympe n'est qu'une fête.
 Ce n'est pas la première fois
 Que la terre a payé les fêtes de ses rois.

Mais le jour reparoît. Éole se retire ;
 Il emmene les Aquilons
 Et ne laisse que le Zéphyre
 Pour relever les fleurs et sécher les moissons.

Voyez-vous l'écharpe d'Iris
 De mille couleurs nuancée ?
 La déesse voyage , et sa course , tracée
 En demi-cercle , aboutit chez Thétis.

Elle descend au palais d'Amphitrite ,
 De la part de Junon à la fête l'invite.
 Amphitrite est malade et ne peut y venir.
 Elle engage Neptune à faire le voyage ;
 Le bon Neptune part. Phœbus , dans un nuage ,
 Descend chez la malade , afin de la guérir ;
 Car il est , comme on sait , dieu de la médecine.
 Son char à l'horizon baisse , et le jour décline...

Mais sur ce chapitre laissons

Les commentaires inutiles.

La nuit vient ; rejoignons nos Pénates tranquilles ,
 Nos dieux Lares et nos tisons.
 Emprisonnons les Vents dans cette outre élastique ,
 Et qu'en s'échappant de son sein ,
 De leur souffle irritant ils excitent Vulcaïn
 A dévorer ce chêne antique
 Qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.

Voici l'heure où Thalie et Colin sur la scène
 Dans un riant miroir nous montrent nos défauts.
 Irons-nous contempler leurs magiques tableaux ?
 Irons-nous admirer Racine et Melpomène ?
 Ou bien sur ce théâtre où les Arts réunis
 Obéissent ensemble à la voix du Génie ,
 Applaudirons-nous Gluck , Sacchini , Polymnie ,
 Vestris et Terpsichore , Amphion et Lais ?
 Non ; le pasteur qui chante au milieu de la plaine ,
 La bergère qui rêve en tournant son fuseau ,
 Charment mieux vos loisirs. Eh bien ! chez Érato
 Nous verrons Favart et Sédaine ;
 Et pour assaisonner ce plaisir innocent ,
 Et joindre au sentiment une gaité facile ,

Chez Momus et Barré, nous prendrons, en passant,
Un grain de sel au Vaudeville.

Mais l'esprit, la gaieté valent-ils les soupirs,
Les doux épanchements de deux amis fideles ?,
Demeurons ; l'Amitié concentre ses plaisirs.
C'est pour les vrais amis que le Temps a des ailes :
Et déjà sur l'émail où l'Art sut mesurer

Le cercle de notre existence,

L'airain mobile qui s'avance

Marque l'instant fatal qui va nous séparer.

Ah! du moins que ce front, au nom de l'Innocence,
Avant de m'exiler de cet aimable lieu,

M'accorde seulement un baiser pour adieu :

Adieu! que le Sommeil, que la Paix, le Silence,

Regnent jusques au jour dans cet asile... Adieu!

Des Songes près de vous que la troupe empressée

Rassemble les Amours et les Plaisirs... Adieu!...

Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,

L'Aurore vous revoie encor plus fraîche... Adieu!...

Adieu, charme, bonheur, délices de ma vie!

Adieu, ma bonne sœur et ma plus tendre amie...

Émilie ! encore un adieu !

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
ALCYONE et CÉIX. Leur bonheur.....	83	98
Ambition de Céix, qui prend le nom de Jupiter.....	<i>Ib.</i>	100
Malheur d'Alcyone et de Céix.....	<i>Ib.</i>	110
AMPHITRITE, fille de Doris et de l'Océan.	75	25
Elle est aimée de Neptune.....	<i>Ib.</i>	26
Neptune la fait enlever par deux dauphins..	<i>Ib.</i>	27
APOLLON travaille aux murs de Troie.....	86	15
ARION. Sa naissance.....	<i>Ib.</i>	32
Il parcourt la Sicile et l'Italie.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il s'embarque à Tarente pour retourner dans sa patrie.....	<i>Ib.</i>	33
Jeté dans la mer par les matelots de son vaisseau, il est sauvé par les dauphins.....	<i>Ib.</i>	54
Il paie ce bienfait d'ingratitude, et laisse expirer sur le sable le dauphin qui l'avoit apporté.....	<i>Ib.</i>	55
CIRCÉ. Sa naissance, son mariage, ses crimes.....	82	91
Elle préserve Ulysse de l'enchantement des Sirenes.....	<i>Ib.</i>	95
DAUPHINS, confidents de Neptune.....	75	27
Transportés au ciel et changés en constellation par Neptune.....	<i>Ib.</i>	31
DORIS, fille de l'Océan.....	75	10
Ses enfants.....	80	84
GLAUCUS et SCYLLA.....	81	88

TABLE

	LIT.	PAG.
Scylla est métamorphosée en monstre par Circé.....	82	92
HÉRO et LÉANDRE.....	84	113
HÉSIONE délivrée par Hercule.....	85	17
HERCULE tue Laomédon après avoir délivré Hésione.....	Ib.	Ib.
INO et MÉLICERTE. Leurs malheurs.....	80	84
NEPTUNE. Sa mere Cybele, en mettant un cheval à sa place, le soustrait à la voracité de son pere Saturne, qui avoit l'habitude de dévorer ses enfants.....	74	14
Il est chassé du ciel, et travaille chez Laomé- don à rebâtir les murs de Troie.....	Ib.	15
Laomédon lui refuse le salaire convenu; il inonde les champs troyens et suscite un monstre marin qui ravage cette contrée...	Ib.	17
Il frappe la terre de son trident, et en fait sortir le cheval.....	Ib.	18
Ses fêtes à Rome.....	Ib.	Ib.
Ses différents surnoms.....	Ib.	23
Il aime Amphitrite, et l'épouse.....	75	25
Vénus donne aux nouveaux époux une fête dans sa ville de Cythere.....	76	38
Description de cette fête.....	Ib.	Ib.
Amphitrite et Neptune se fixent à Cythere..	77	56
Inconstance de Neptune et ses voyages à la nouvelle Cythere.....	Ib.	57
NÉRÉE, fils de l'Océan, épouse sa sœur Doris.....	73	10
Ses talents.....	80	82
OCÉAN. Sa naissance, son mariage, ses en- fants.....	73	7

Son abdication en faveur des fils de Saturne , son frere.....	73	7
POLYPHEME. Sa naissance.....	77	58
Description de ce géant.....	78	63
Il aime Galatée.....	<i>Ib.</i>	64
Il surprend Acis dans les bras de Galatée....	<i>Ib.</i>	69
Il surprend sur le rivage Ulysse et ses com- pagnons jetés par la tempête sur les côtes de la Sicile.....	<i>Ib.</i>	70
Il est rendu aveugle par Ulysse , et comment.	<i>Ib.</i>	71
Il est tué par Apollon.....	<i>Ib.</i>	73
PROTÉE, fils de l'Océan et de Téthys.....	80	85
SIRENES, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope.....	82	93
Elles sont admises à cause de leurs talents dans la société de Proserpine.....	<i>Ib.</i>	94
Elles disputent aux Muses le prix du chant ; elles sont vaincues et punies de leur au- dace.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Leurs chants attirent les Argonautes.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Elles se précipitent dans la mer avec leurs instruments.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
TÉTHYS, sœur et épouse de l'Océan.....	75	7
THÉTIS, l'une des Néréïdes.....	79	79
Elle est aimée d'Apollon , Neptune et Jupi- ter.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Elle leur préfère Pélée , simple mortel....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
TRITON. Sa naissance , ses talents.....	80	81
ULYSSE , roi d'Ithaque , jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile.....	78	70

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES LETTRES.

PREMIERE PARTIE.

- L**ETTRE I. Page 21.
II. *Vesta, Cybele.* 26.
III. *Saturne.* 30.
IV. *Jupiter.* 35.
V. *Jeux olympiques.* 42.
VI. *Junon, Io, Hèbé, Iris.* 53.
VII. *Minerve.* 59.
VIII. *Cérès, Proserpine.* 64.
IX. *Diane, Endymion.* 70.
X. *Latone.* 76.
XI. *Apollon, Daphné.* 81.
XII. *Clytie, Leucothoë.* 88.
XIII. *Hyacinthe, Cyparis, Sibylle de Cumes, Cassandre.* 94.
XIV. *Les Muses.* 102.
XV. *Marsyas.* 108.
XVI. *Midas.* 114.

SECONDE PARTIE.

- XVII. *Le serpent Python.* 3.
XVIII. *Oracles d'Apollon.* 8.
XIX. *Philosophie.* 17.

LETTRE XX. *Les Piérides, Deucalion et Pyrrha.* Page 24.

XXI. *Phaëton.* 32.

XXII. *Naissance de Vénus.* 38.

XXIII. *Éducation de Vénus.* 41.

XXIV. *Ceinture de Vénus.* 50.

XXV. *Vénus présentée à la cour céleste.* 55.

XXVI. *Vulcain.* 59.

XXVII. *Mars et Vénus.* 65.

XXVIII. *L'Hymen.* 69.

XXIX. *Mariage de Vénus.* 75.

XXX. *Vénus aimée d'Apollon.* 80.

XXXI. *Vénus dans l'isle de Rhodes. Les sept Merveilles du monde.* 86.

XXXII. *Naissance d'Adonis.* 92.

XXXIII. *Vénus et Adonis.* 98.

XXXIV. *Mort d'Adonis.* 102.

XXXV. *Mars et Vénus surpris par Vulcain.* 108.

TROISIEME PARTIE.

XXXVI. *Naissance de l'Amour.* 3.

XXXVII. *Enfance de l'Amour.* 11.

XXXVIII. *Hébé et l'Amour.* 16.

XXXIX. *Sémélé, Ariane.* 20.

XL. *Nisus et Scylla, Thésée.* 33.

XLI. *Erigone, Icarius.* 42.

XLII. *Noces de Thétis et Pélée. Paris.* 49.

XLIII. *Jugement de Paris.* 57.

LETTRE XLIV. *Vénus, son culte, ses divers noms. Sapho.* Page 61.

XLV. *Bacchus.* 70.

XLVI. *Les Graces.* 78.

QUATRIÈME PARTIE.

XLVII. *Tithon et l'Aurore.* 7.

XLVIII. *Céphale et Procris.* 14.

XLIX. *Flore, Palès, Faune, Sylvain.* 23.

L. *Pomone, Vertumne.* 36.

LI. *Pan et Syrinx; Écho et Narcisse.* 41.

LII. *Psyché.* 55.

LIII. *Idem.* 62.

LIV. *Idem.* 69.

LV. *Idem.* 74.

LVI. *Idem.* 82.

LVII. *Idem.* 88.

LVIII. *L'Amitié.* 98.

CINQUIÈME PARTIE.

LIX. *Les Enfers.* 5.

IX. *Caron.* 11.

LXI. *Pyrame et Thisbé.* 23.

LXII. *Pluton.* 33.

LXIII. *Les Parques.* 38.

LXIV. *Plutus.* 43.

LXV. *La Fortune. Le Destin. Némésis.* 46.

LXVI. *Le Tartare.* 53.

LXVII. *Les Furies.* 68.

LXVIII. *Hécate.* 72.

LETTRE LXIX. *Minos, Éacus et Rhadamante.*

Europe. Page 77.

LXX. *Mercuré, Salmacis et Hermaphrodite.* 86.

LXXI. *La Métémpsychose.* 98.

LXXII. *Les Champs-Élysées.* 103.

SIXIEME PARTIE.

LXXIII. *L'Océan. Les Néréïdes.* 7.

LXXIV. *Neptune. Laomédon.* 14.

LXXV. *Amphitrite. Arion.* 25.

LXXVI. *Voyage à Cythere.* 38.

LXXVII. *Vénilie, Thoossa, Amymone.* 56.

LXXVIII. *Polyphème, Acis et Galatée.* 63.

LXXIX. *Divinités des bois, des prairies, etc.* 75

LXXX. *Triton, Nérée et Doris. Ino et Mélécerte. Protée.* 81.

LXXXI. *Glaucus et Scylla.* 87.

LXXXII. *Circé. Les Sirenes.* 91.

LXXXIII. *Céix et Alcyone.* 98.

LXXXIV. *Héro et Léandre.* 113.

LXXXV. *Journée mythologique.* 132.



DOUBLE AVIS AU RELIEUR.

ANCIENNES ESTAMPES.

*Premiere Partie.*Portrait de Demoustier, *au titre.*N° 1. Saturne armé de sa faux, *page 52.*N° 1. Jupiter au milieu de l'Olympe, *40.*

N° 2. 60.

N° 3. 75.

N° 4. 90.

N° 6. 103.

*Deuxieme Partie.*N° 7. *Page 6.*

N° 8. 27.

N° 9. 39.

N° 10. 56.

N° 11. 66.

N° 12. 100.

*Troisieme Partie.*N° 13. *Page 5.*

N° 14. 25.

N° 15. 51.

N° 16. 51.

N° 17. 59.

N° 18. 78.

*Quatrieme Partie.*N° 19. *Page 19.*

N° 20. 38.

N° 21. 42.

N° 22. 49.

N° 23. 72.

N° 24. 83.

Cinquieme Partie.

N° 25.	<i>Page</i> 12.
N° 26.	27.
N° 27.	40.
N° 28.	64.
N° 29.	77.
N° 30.	94.

Sixieme Partie.

N° 31.	<i>Page</i> 13.
N° 32.	31.
N° 33.	44.
N° 34.	69.
N° 35.	113.
N° 36.	123.

NOUVELLES ESTAMPES,

par Moreau le jeune.

Premiere Partie.

Portrait de Demoustier, <i>au titre.</i>
Jupiter et la chevre Amalthée, <i>page</i> 36.
Jupiter et Io, 53.
Enlevement de Proserpine, 67.
Latone, 79.
Mort d'Hyacinthe, 94.
Marsyas, 113.

Deuxieme Partie.

Le serpent Python, <i>page</i> 3.
Naissance de Vénus, 38.
Vulcain, 60.
Le mariage de Vénus, 76.
Vénus et Adonis, 94.
Mort d'Adonis, 105.

Troisieme Partie.

Enfance de l'Amour , page 12.
 Naissance de Bacchus , 25.
 Ariane , 53.
 Jugement de Pâris , 59.
 Sapho , 68.
 Les Graces , 78.

Quatrieme Partie.

Céphale et Procris , page 19.
 Querculane , 30.
 Pan et Syrinx , 43.
 Narcisse , 49.
 Psyché et Zéphyr , 72.
 L'Amour et Psyché , 85.

Cinquieme Partie.

Caron et les Ombres , page 12.
 Pyrame et Thisbé , 27.
 Les Parques , 39.
 Les Danaïdes , 60.
 Minos, Eacus et Rhadamante , 77.
 Salmacis et Hermaphrodite , 94.

Sixieme Partie.

Hercule et Hésione , page 17.
 Arion , 34.
 Acis et Galatée , 66.
 Circé , 95.
 Cécix et Aleyone , 110.
 Héro et Léandre , 131.



F
A
A
C

P



S ✓

ULB Halle

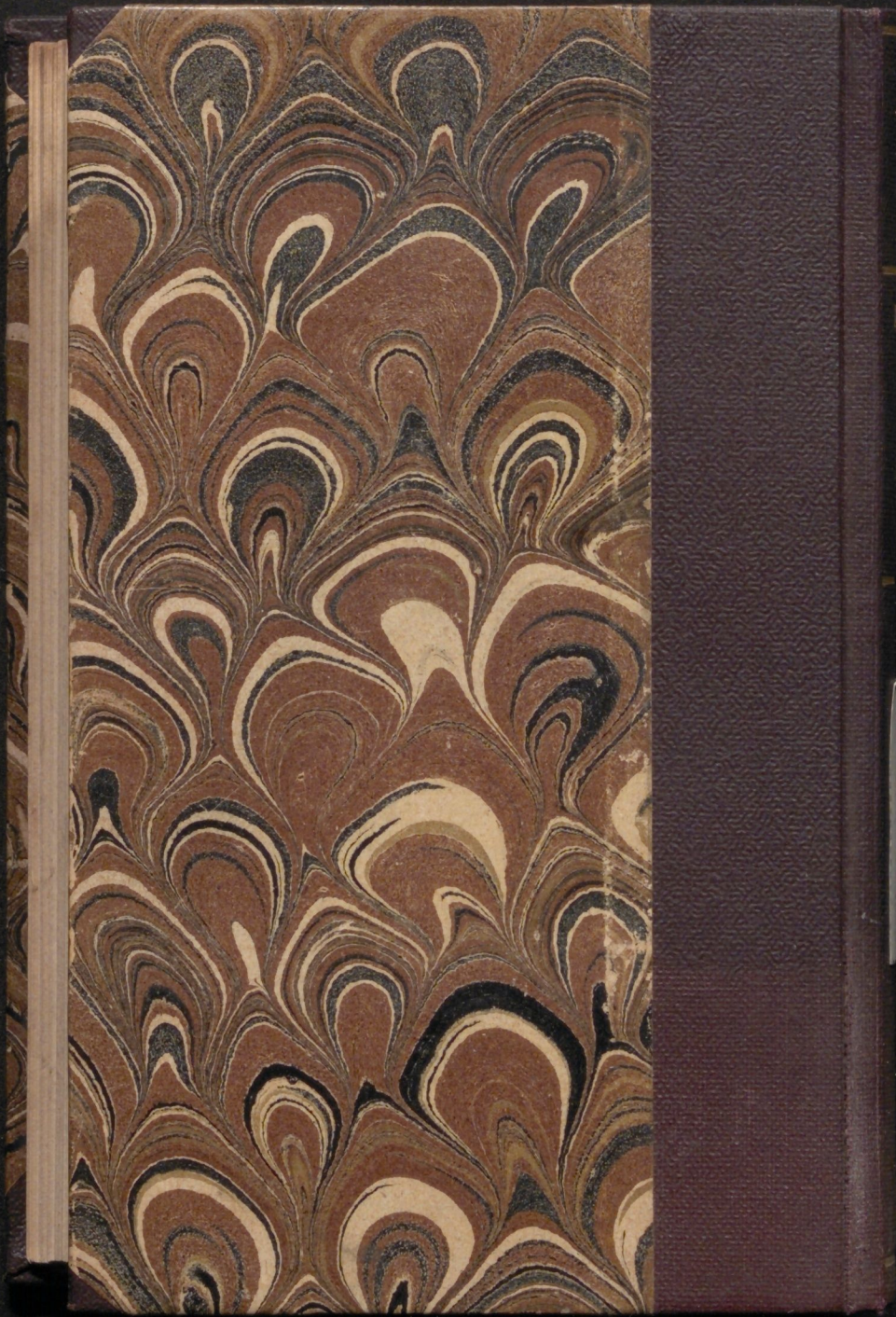
3

005 213 630



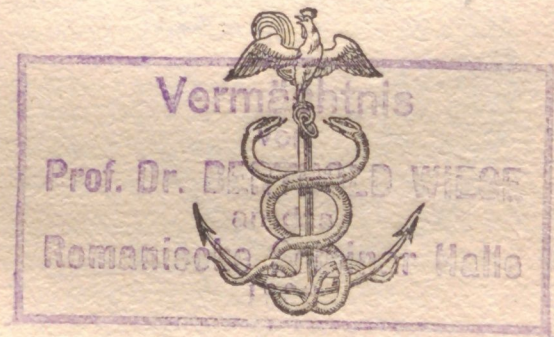
Hb 3306b





LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE.
PAR
C. A. DEMOUSTIER.

SIXIEME PARTIE.



A PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

